

DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES RÉCITS

DEUXIÈME PARTIE

Quelques Récits

Nous ne saurions donner à cette seconde partie du Livre d'Or, introduction plus émouvante que ces lignes très simples, très sobres, que nous a envoyées un déporté.

LE TÉMOIGNAGE D'UN LAÏQUE.

Nous avons tenu à citer ici le témoignage d'un déporté, M. Charles Cardinot (1), membre de l'Armée secrète (A. V. France Combattante, n° 30.027. Mutilé et pensionné de guerre 1939-1945).

Voici, textuellement, ce qu'a bien voulu nous écrire M. Cardinot :

« Arrêté pour Résistance en janvier 1942, déporté le 9 octobre de la même année au Hinzerts S. S. Sonderlager (camp spécial S. S. de Hinzert), j'ai connu dans ce camp plusieurs Prêtres et Religieux. Tous étaient voués à une mort presque certaine après des supplices terribles, car nous avions la fameuse appellation « Nacht und Nebel » (Nuit et brouillard).

En toute bonne foi, je dois dire que ces Prêtres et Religieux ont été sublimes.

Dans mon convoi était le Père Morand, des Missions Africaines. Etaient déjà en ce camp depuis plusieurs mois : le Chanoine Delval, l'Abbé de la Martinière, tous deux Français, l'Abbé Keup, Curé de Berdoff (Luxembourg).

Quelques temps après arriva le R. P. Muckensturm des Pères de Sion (de Zinsvald par Arziviller-Moselle). Ce dernier était surnommé le Père Savate en raison des nombreuses guérisons qu'il obtenait depuis fort longtemps, par l'examen des chaussures de malades venant le consulter.

(1) 14, rue du Plâtre, Paris-IV^e.

Vers Noël 1942, à ces Prêtres vint s'adjoindre l'Abbé Jules Jost, de la paroisse Saint-Joseph, à Esch-sur-Algette (Luxembourg).

Par quel miracle les Prêtres ont-ils pu introduire des Hosties consacrées dans le camp ? eux seuls le savent ! Ils donnaient la communion à certains d'entre nous, en cachette bien entendu, car s'ils avaient été surpris, c'était la peine de mort immédiate pour eux et leurs fidèles. Mais, fouillés fréquemment, ils ne pouvaient garder ces hosties sur eux. Ils les confièrent à un camarade : Bouny, décapité en août 1943, et à moi-même. Nous les dissimulions dans nos sabots qui, heureusement, étaient de la peinture 45 alors que nous chaussons du 39. Fin janvier 1943, la provision d'hosties était épuisée et ils ne purent la renouveler.

Quelques semaines après arrivèrent :

Le R. P. Lambert, bibliothécaire de l'Abbaye de Ligugé (Vienne).

L'Abbé Duret, Supérieur du Collège Saint-Stanilas à Poitiers.

L'Abbé Billiard, Curé-Doyen à La Villedieu (Vienne).

L'Abbé Bounin, de Smarves, par Ligugé (Vienne).

L'Abbé Verhargues, 7, rue de l'Indépendance américaine, à Versailles (Seine-et-Oise).

Au Riever (Infirmerie) le grand mattre était l'Oberxhaführer SS Brendel, dans le civil maçon et tailleur de pierres à Plankstadt dans le Heidelberg. Il passait la visite médicale des déportés lors de leur arrivée ; il se déclarait docteur et chirurgien ; il auscultait et opérait, mais de quelle façon ! Tous ceux qui passèrent par ses mains furent des victimes...

Et M. Cardinot, poursuivant son récit, rend aux Religieux, aux Prêtres, ce magnifique hommage :

Ces Prêtres et Religieux ne tentèrent pas de convertir les déportés, mais ils les secoururent de toutes les manières, les aidant et même les remplaçant dans les corvées les plus pénibles, se privant de la majeure partie de leur ration déjà si maigre au profit de leurs camarades. C'est nous qui leur demandions de dire chaque jour avec nous, en cachette, une dizaine de chapelet pour nos familles dont nous étions séparés depuis si longtemps et sans aucune nouvelle.

Au début d'avril 1943, le Père Duret, septuagénaire, malade, n'ayant plus que la peau et les os, fut condamné, avec les Français de notre Kommando, à la douche écossaise ; durant vingt minutes, le « kapo » nous astreint à demeurer sous une douche alternativement chaude... froide...

Nous étions trois par cabine, nous nous frottions mutuellement le dos ; je vois les lèvres du Père Duret qui est avec moi remuer sans cesse ; il priait et son calme nous reconforta. Nous essayions de l'imiter. Pour finir la demi-heure de supplice, on nous administra une douche glaciale ininterrompue de dix minutes ; les yeux nous sortaient de la tête ; nous cessâmes de nous frictionner mutuellement pour frotter notre tête. Il nous semblait que notre crâne allait éclater. Le Père Duret priait toujours et ne bougeait plus...

Puis, chassés dehors — il faisait moins 10° — nous y demeurâmes encore quinze minutes ; ensuite, dernier agrément, la bastonnade et retour au travail. Le motif de cette punition : l'un de nous avait eu un cadavre de pou dans sa chemise !

Le R. P. Lambert faisait de l'œdème ; il était aux isolés. Chaque jour, deux ou trois déportés décédaient à ses côtés. Il leur donnait l'absolution, bravant les menaces des SS qui se doutaient de son zèle de prêtre et cherchaient à le prendre en faute. Malgré les coups, malgré les délations, il continuait toujours avec ce sourire si bon, « ce sourire de l'Abbé Vianney ».

L'Abbé Bounin, encore jeune, fut volontaire pour le plus pénible kommando ; torse nu durant chaque jour, quel que soit le temps, il fendait, sciait des souches, remplaçant un Français. Sa présence dans ce kommando, son aide, ses bonnes paroles, jamais une plainte, son exemple, son dévouement, furent un réconfort pour ses camarades.

A différentes dates quittèrent ce camp pour une destination inconnue : le Père Morand, le chanoine Delval, le R. P. Lambert, le Père Duret, l'abbé Bounin, le Père Billard, l'abbé Verhargues. et aucun d'eux n'est revenu. Ils furent décapités ou assassinés.

Leurs noms resteront gravés en nos cœurs, et leur souvenir nous rappellera le réconfort qu'ils nous ont apporté et combien ils nous aidaient à supporter nos souffrances qu'ils partageaient terriblement avec nous !

A Wittlich (près de Trèves), où nous sommes allés ensuite de juillet 1943 à septembre 1944, nous avons fait connaissance, au Riever français, d'un prêtre rhénan, aumônier de la prison, l'Abbé Anton Barz qui fut Prêtre avant d'être Allemand. Nous étions, à ce Riever, 20 Français, malades, tuberculeux, mourants. Chaque jour, au péril de sa liberté et peut-être de sa vie, il apportait fruits, sirops ou pains blancs fabriqués par sa mère et sa sœur. Il servait d'agent de liaison et transmettait les mis-

sives de certains de nos camarades qui avaient leur femme également déportée dans un camp situé à quelques kilomètres de là. Il conserva les alliances des morts pour les remettre, après la guerre, à leurs familles ; il releva l'emplacement exact des tombes.

A notre départ pour un autre camp, en septembre 1944, les 13 Français malades lui laissèrent l'attestation par écrit de leur reconnaissance.

A tous ces Prêtres et Religieux, j'offre ici l'hommage de mon respect et de ma plus profonde gratitude. Ils ont lutté et combattu comme nous pour une noble cause en dehors de toute politique, et tout en souffrant héroïquement dans leur corps et dans leur âme de prêtre, ils se sont montrés pour chacun de nous des frères compatissants et affectueusement dévoués au delà de toute expression.

Charles CARDINOT.

LE R. P. AIMÉ LAMBERT, BÉNÉDICTIN.

Dans les derniers jours d'avril 1945, le R. P. Abbé de Ligugé recevait la nouvelle de la mort, déjà ancienne, d'un de ses moines, le R. P. Aimé Lambert, déporté en Allemagne depuis février 1943, et dont aucune nouvelle n'était parvenue depuis lors.

Aimé-Thomas-Germain Lambert naquit à Crottet (Ain), le 15 septembre 1874, dans une modeste famille de ce village où son père était « aubergiste-traiteur ». Sa mère n'était pas fort instruite, mais avait une piété profonde et un grand bon sens. Son fils eut toujours pour elle une vraie vénération.

Après avoir fait ses études secondaires au petit séminaire du diocèse de Belley, à Meximieux, Aimé Lambert était entré au Grand Séminaire de Brou, où il fit sa philosophie et commença sa théologie. L'appel à la vie religieuse s'étant fait entendre, il avait d'abord songé à la vie monastique, et pensa quelque temps à Ligugé, mais lorsqu'il quitta Brou, en juin 1895, ce fut pour entrer chez les Augustins de l'Assomption, à Livry (Seine-et-Oise), où il prit l'habit le 10 août ; on lui donna pour patron saint Lambert. Il émit ses premiers vœux en 1896 et fut envoyé à Rome pour y faire sa théologie à l'Angélique, où il eut pour professeur le Père Lepidi.

Mais il ne trouvait pas, dans cet Institut, le cadre et l'esprit qu'il avait rêvé pour la vie religieuse. Il estima, d'accord avec ses Supérieurs, que la vie monastique répondait mieux à ses aspi-

rations. C'est ainsi qu'il entra à l'Abbaye bénédictine de Saint-Martin de Ligugé en septembre 1897. Dom Besse, qu'il eut pour Maître des Novices, en 1900-1901, exerça sur lui une profonde influence. Le Père Lambert avait fait sa profession simple le 8 septembre 1899. L'auteur du *Moine Bénédictin*, qui allait fonder les *Archives de la France monastique*, vit tout ce que promettait un sujet d'une intelligence supérieure, si doué pour les études historiques, et il l'orienta du côté de la critique et des recherches d'érudition auxquelles le Père Lambert fut toujours plus apte qu'aux synthèses constructives.

Ces années de formation furent rendues plus enrichissantes par le milieu même du noviciat d'alors : noviciat nombreux, où la présence de sujets d'élites, même s'ils ne firent que passer, fournit au Père Lambert l'occasion d'un élargissement de sa culture personnelle par le contact avec des esprits différents du sien, mais qu'il était apte à comprendre, et avec lesquels ils sympathisa largement : tels Paul Claudel, qui ne fut à Ligugé que peu de temps, et n'alla pas jusqu'à la vêtue, et surtout l'Abbé Louis Le Cardonnel, qui resta sous l'habit de saint Benoît près de dix-huit mois. La présence de J.-K. Huysmans n'était pas non plus à négliger dans l'horizon spirituel de Ligugé de l'époque, et même du noviciat, où Dom Besse introduisait l'écrivain avec une facilité que d'aucuns regrettèrent un peu quant eut paru *L'Oblat*.

Vint l'exil. En septembre 1901, le groupe du noviciat quitta le dernier le moultier, et gagna d'abord Herck-la-Ville, dans le Limbourg belge, puis Chevetogne, près de Namur. Sur ces entrefaites et à la demande de Dom Cabrol, le Père Abbé, Dom Bourigaud, envoya le Père Lambert à Franborough, pour aider la jeune fondation dans ses travaux historiques. Le Père Lambert passa une grande année en Angleterre, où il acheva d'acquérir une solide formation en matière de critique historique, complétée par quelques voyages dans de grandes bibliothèques.

Rentré en janvier 1906, à Chevetogne, le 2 mai, après quelques mois passés à Dongelberg (Saint-Wandrille) de fin mai à la fin de l'année 1906, il fut envoyé en Espagne, dans celle de Cogulada, près de Saragosse, qui dépendait de Ligugé. C'est là que, du fait de la prolongation de l'exil et des circonstances, se déroulera la plus grande partie de la vie du Père Lambert.

Dans ce modeste monastère, dont la communauté — une dizaine de moines de chœur français et quelques convers espagnols — était surtout composée de religieux envoyés temporairement pour

raison de santé, à cause de l'excellent climat du plateau aragonnais, il semblait à première vue que celui qui y arrivait en pleine maturité d'esprit, n'eût guère dû rencontrer de quoi répondre à ses besoins intellectuels. Il l'y trouva cependant.

Ce fut d'abord l'organisation de la bibliothèque : embryonnaire lorsqu'il arriva, elle devint, grâce à ses patients efforts, l'une des bibliothèques les plus réputées de l'Aragon, voire même jusqu'à exciter l'envie de plus d'une grande bibliothèque d'Espagne, moins par le nombre de ses volumes, qui ne dépassa guère 40.000. que par leur choix, principalement au point de vue des sources historiques et de l'histoire de l'Aragon. Par les relations qu'il sut rapidement se faire dans les milieux intellectuels de Saragosse et parmi l'élite cultivée de l'Espagne, notamment à Madrid et à Barcelone, il put obtenir des éditeurs, libraires d'occasion, et bibliophiles, des ouvrages de valeur et les grandes collections d'instruments de travail, sans omettre les « trouvailles », telles qu'il n'y a guère qu'en Espagne qu'on puisse en faire encore, comme dans ce couvent de religieuses où le Père Lambert trouva la communauté très affairée à la mise en pots des confitures, et où l'on avait commencé, pour couvrir ceux-ci, à utiliser les feuilles solides de parchemin d'un manuscrit de grande valeur.

Le Père Lambert contribua également, avec son Supérieur, le Père Babin, à faire du petit monastère de Notre-Dame de Cogullada, un centre d'influence française en Espagne qui, outre que cela lui assura le services des publications du Ministère de l'Instruction publique, donna à cette celle une réelle importance dont l'opportunité fut spécialement appréciable pendant la guerre de 1914 : fondation de la *Revista Quincenal* (1915-1918), organe de propagande française en Espagne, — articles parus dans *La Croix* de Paris et dans d'autres périodiques encore, sous le titre de « Lettres d'Espagne », signées B. C. (Bénédictin de Cogullada — établissement à Cogullada de l'*Oeuvre bénédictine de Notre-Dame de la Paix*, et consécration en 1917, sous le même vocable, de l'humble église du monastère, par le Nonce à Madrid, délégué spécialement pour cette cérémonie comme *Légat a latere*. Dans toutes ces entreprises, la part du Père Lambert, qui jamais ne mit son nom en avant, était celle de l'initiateur, du constant inspirateur d'ouvrages et d'articles, de l'aide discret et infatigable.

Dans ce milieu français et cultivé de l'Espagne, le Père Lambert ne s'était pas seulement donné à l'œuvre de la France, qui

doit associer son nom à celui de Mgr Baudrillart, mais il était également apprécié dans tous les milieux du monde savant où il s'était peu à peu fait un renom mérité d'hispanisant de première valeur, à la compétence duquel tous recouraient, sachant son inlassable obligeance.

Le Père Lambert ne publia aucun ouvrage important, mais sa collaboration fut assidue à de grands Dictionnaires comme ceux d'Histoire et Géographie ecclésiastiques et de Droit canonique, à des Revues d'Espagne, de France, de Belgique (*Revue d'Histoire ecclésiastique*, des *Questions historiques*, *Revue Mabillon*, etc.) où, en plus des articles et des comptes rendus, il donnait souvent une chronique d'Espagne. Ces études portaient presque toujours sur l'histoire de ce pays, où la pénurie de travaux déjà parus lui imposait ce recours aux sources qui lui valut sa réputation. Il faut citer en particulier des articles comme « Aragon » et « Barcelone », dans le *Dictionnaire d'Histoire et Géographie ecclésiastiques*, une série d'études sur les débuts de l'imprimerie en Aragon (*Bulletin Hispanique de Toulouse*, XII, 1910, p. 23-48 ; *Revista de Archivos Bibliotecas y Museos* (Madrid), 1915 ; *Annales du Midi*, XLIII, 1931, p. 377-391), sur la *Peregrinatio Egeriae* (*Revue Mabillon*, 1936, p. 71-94 ; 1937, p. 1-42 ; 1938, p. 49-69), et le dernier article qu'il ait publié, paru dans la *Revue Mabillon* (1942, p. 21-79) où il défendait la thèse traditionnelle de l'antériorité de la Règle de saint Benoît sur celle du « Maître ».

En 1934, la petite celle de Cogullada ayant été supprimée, le Père Lambert passa quelque temps à Silos, puis à Montmorillon, d'où, en novembre 1935, il revenait, après trente-quatre ans d'exil, dans l'abbaye de sa profession.

Il donna quelques leçons particulières à des jeunes gens de la région, sur lesquels il avait une grande influence, laquelle, d'ailleurs, ne se bornait pas à quelques étudiants, mais était réelle et profonde dans l'Université de Poitiers, où il noua des relations de vraie amitié avec plusieurs professeurs de diverses Facultés. De même qu'à Cogullada sa grande compétence et son immense mémoire bibliographique lui permettaient de rendre des services que son inlassable charité et son accueil toujours si courtois permettaient à tous de solliciter de lui sans jamais craindre d'être rebuté, quelque légitime cependant que cela pût être parfois.

Mais par dessus tout, son activité à Ligugé, depuis son retour, fut donnée à la bibliothèque. Il avait entrepris l'immense travail

de réorganiser celle-ci sur un nouveau plan, quand, le matin du 11 septembre 1942, des policiers allemands se présentèrent au monastère pour l'arrêter, en même temps qu'à Poitiers la Gestapo incarcérait des professeurs de l'Université, des magistrats et autres notabilités, inculpés dans une même affaire de Résistance, dont le chef était un avoué de la ville, Maître Renard.

Ecroué à la prison de la Pierre-Levée, à Poitiers, le Père Lambert y fut d'abord soumis au régime d'isolement strict ; au bout d'un mois, le nombre croissant des détenus leur valut la cessation de cette pénible solitude et l'internement par deux ou trois dans une même cellule. Le Père Lambert eut la consolation, semble-t-il, de se trouver avec un prêtre de ses amis, l'Abbé Bounin, curé de Smarves, paroisse voisine de Ligugé. Cette deuxième étape du calvaire du Père Lambert fut la moins dure. Bien qu'il lui fût interdit de recevoir aucune correspondance du monastère, il pouvait en envoyer et recevoir des colis de ravitaillement et même des livres, ce qui permit d'ailleurs une fois ou l'autre à ses confrères d'user d'un subterfuge pour lui faire parvenir quelques mots, tel ce papillon collé dans un volume de bréviaire en guise de XII^e leçon, qui, sous le couvert de saint Grégoire, portait au prisonnier un bref message fraternel en latin.

Les lettres que le Père Abbé reçut de lui pendant ces mois de la fin de 1942 montrent tout le bien spirituel que le Père Lambert sut tirer de cette dure épreuve. Le 12 février 1943, le groupe des détenus de l'« affaire Renard » quitta Poitiers pour Fresnes où ils restèrent du 13 au 18 ; les ecclésiastiques y furent mis ensemble, ce qui leur fut une dernière grande consolation. Notons, parmi ceux-ci, outre le Curé de Smarves, le Doyen de La Ville-dieu, Chanoine Billard, et le Chanoine Duret, professeur de philosophie au collège Saint-Stanislas, de Poitiers, et poète de talent.

Le 18 février, ce fut le départ pour l'Allemagne : après une étape à Trèves, ils furent internés dans un camp de SS, à Hinzert (à 40 km. de Trèves), où le régime était extrêmement dur : travail très pénible, nourriture tout à fait insuffisante. L'une des plus odieuses inventions des geôles allemandes y était en vigueur : la promiscuité avec des condamnés de droit commun qui dénonçaient, brutalisaient, volaient les autres détenus ; dans ce camp, la bastonnade était si spécialement fréquente et si dure, que des prisonniers ne pouvaient plus ensuite rester ni assis, ni debout, ni se coucher sur le dos, mais devaient prendre à genoux ou à

plat-ventre leur nourriture et leur repos. Un autre supplice, et le plus effrayant, disent les rescapés, consistait à atteler les détenus à une charrette chargée de plusieurs tonnes, et à les obliger à coups de fouet à la tirer, ou bien en terrain descendant, leurs bourreaux, loin de serrer les freins, laissaient, au contraire, les pauvres gens, entraînés par le poids de la charge, courir entre les brancards, d'une course affolante, au risque, trop souvent réalisé, d'ailleurs, d'être écrasés. Les douches glacées et bouillantes étaient fréquentes : on les faisait subir aux prisonniers pendant une demi-heure, à 6 heures du matin, tout habillés — de ce vêtement sommaire qu'était le pyjama des bagnards ; — puis, ainsi trempés et glacés, ils devaient partir au travail pour la journée ; c'est ce qui causa la mort du chanoine Duret.

Le Père Lambert put avoir moins à souffrir que ses co-détenus, car il fut presque toujours logé à l'infirmerie, en raison de sa santé très mauvaise : déjà bien précaire avant son départ, elle n'avait fait qu'empirer (notamment son athsme), et il est étonnant qu'il ait pu résister tant de mois à un tel régime. S'il ne fut jamais soumis à la torture, il eut cependant à subir, de la part des S.S. et des prisonniers de droit commun, des coups et des bousculades qui lui étaient spécialement prodigués, et il devait courir au pas de gymnastique, à travers tout le camp, pour les appels bi-quotidiens, malgré son âge et sa respiration haletante. A l'infirmerie, il fut placé avec des typhiques dont, par extraordinaire, il ne subit pas la contagion.

Lorsqu'il était arrivé au camp, le SS. qui posait aux nouveaux venus le questionnaire d'entrée, lui demanda son âge : « 68 ans ! » « Tu seras bientôt crevé ! » « — Comme le bon Dieu voudra ! J'ai fait le sacrifice de ma vie pour la France ! » Ce sacrifice, il le mena jusqu'au bout avec une force d'âme qui ne se démentit jamais, et qu'il fit rayonner autour de lui pendant sa captivité. Il ne cessait, autant que cela lui était possible, d'encourager les autres et de maintenir les chrétiens dans leur foi. Un capitaine médecin, malade avec lui, à Hinzert, a dit tout le bien que lui avaient fait — à lui comme à tant d'autres — les paroles d'encouragement du Père : voisin de lit, obligé à cause de la surveillance, à parler bas et brièvement ; il lui répétait cette formule concise : « Redis-toi dans les heures dures : « Je crois, je l'aime, j'ai confiance. » « Sa parole, écrivait ce médecin, m'a soutenu depuis lors et sa mort fut pour moi comme une protection du ciel. »

Par dessus tout, son exemple fut bienfaisant. Tous ses com-

pagons de captivité témoignent hautement de la véritable vénération qu'inspirait à tous — les communistes en témoignent eux-mêmes — ce vieillard au moral si constamment élevé, qui vivait de sa foi et savait si bien comprendre et soulager les infortunes des autres. Sa charité était héroïque : malgré le rationnement extrême qu'ils subissaient pour leur nourriture, le Père Lambert donnait de son pain à ceux qu'il jugeait en avoir plus besoin que lui, et n'en refusait jamais à qui lui en demandait, et l'on en abusait. Or, il faut se représenter ce qu'était le pain pour ces prisonniers obsédés par la faim : ils devaient le cacher pour n'être pas volés par les détenus de droit commun ; la nuit, ils se couchaient dessus, et ne le retrouvaient parfois pas le lendemain !

Transféré le 15 avril à la prison de Wolfenbüttel, le Père Lambert, qui ne pouvait faire aucun travail de force, fut occupé à compter des rondelles de caoutchouc. Il eut d'abord deux ou trois compagnons de cellule jusqu'en octobre. Les 12 et 13 de ce mois eut lieu le jugement par un tribunal régulier, le Tribunal du Peuple : le Père Lambert fut condamné ainsi que dix autres membres du « groupe Renard ». Des témoins ont affirmé qu'il avait volontairement, devant ses juges, revendiqué toute la responsabilité de l'engagement, dans ce groupe de résistance, d'un étudiant originaire de Ligugé. Cet acte de courageuse loyauté ne put d'ailleurs sauver le jeune homme.

Pendant trois mois, les condamnés attendirent l'exécution de la sentence au régime d'isolement cellulaire complet.

Le soir du 3 décembre 1943, les dix condamnés s'en allaient au lieu de supplice, les menottes aux mains et des entraves aux pieds. En passant près des fenêtres de leurs co-détenus, ils leur crièrent : « Prévenez nos familles, nous ne regrettons rien. » Et ils entonnèrent la *Marseillaise*. Ils furent guillotins à 18 h. 30.

(Extrait d'une Notice nécrologique du *Bulletin hispanique*, 1946, p. 81-84, par Ch.-V. Aubrun.)

La vie et la mort de Dom Lambert — heureux soit-il — ont un sens, chose étonnante et rare aujourd'hui, un sens qui nous est aussi bien une direction.

Dom Lambert s'était attaché à l'étude de la littérature chrétienne des iv et v^e siècles. Pendant les vingt-huit ans qu'il devait demeurer à Cogullada, il a ajouté à son étonnante érudition classique une connaissance unique de l'histoire ecclésiastique de l'Espagne. Lorsqu'il laissa le pays, en 1934, il avait constitué une

bibliothèque de 30.000 ouvrages ; la salle qu'il avait réservé à l'Aragon contenait des livres rares, des documents et même des manuscrits d'une importance capitale.

Mais la science n'est que la moindre part de l'esprit. Dom Lambert va trouver l'occasion de le servir d'une autre façon. La première guerre mondiale éclate et le bruit en parvient jusque dans la petite vallée aragonnaise où quelques Français, dirigés par Dom Babin, vivent penchés sur les livres. Le Père Lambert va faire du petit village de Cogullada l'un de ces centres irradiants de la propagande française. Lui-même, devient le champion inlassable, entreprenant, de la cause alliée en cette péninsule accrochée dangereusement au flanc de la France.

Et c'est la *Revista quincenal* (1917-1919), bastion avancé de la culture et de la civilisation *in partibus infidelium*.

Que de fois, sous les ombrages du couvent de Ligugé, Dom Lambert évoqua devant moi et son petit Cogullada et sa chère terre d'Espagne, au souvenir desquels son cœur lui était tout rendu.

Le Père Lambert fut « ramassé » le 12 décembre 1942, avec Maître Renard, le Curé de Smarves, le professeur Lefèvre et d'autres encore. Ce vieil homme, que l'athisme obligeait à dormir presque debout dans un fauteuil, connu pendant six mois le régime sévère de la prison de la Pierre-Levee, que parvenait pourtant à enfreindre et adoucir le dévouement de ses frères en religion et de ses amis. Quelle bonne occasion pour entreprendre à nouveau de remonter aux sources de la vie spirituelle dans la nuit noire de l'âme dépouillée et du corps jeté au fond d'une cellule ? « Je me recommande avec instance à vos prières et à celles de mes frères, écrit-il à son Abbé, pour que le travail d'approfondissement spirituel né en moi de la douleur que Dieu a bien voulu m'envoyer, soit fécond et durable. Grâce soient rendues à Dieu ; à mesure que les jours passent, je sens de plus en plus nettement le travail profond, parfois bien douloureux, que Dieu accomplit en moi. J'ai vraiment trouvé là le secret de l'humilité, de la résignation et de la confiance en Dieu... »

Mais non, il lui faut encore revêtir l'armure de Calatrava ou de Montesa, l'armure du moine chevalier. C'est comme si « on » avait besoin de lui pour une tâche différente. Il part en mars 1943 pour le camp de représailles de Honzert. Transféré à la prison de Wolfenbüttel, le tribunal le condamne à mort. En marchant vers le lieu du supplice, à la tête de ses neuf compagnons, il

chante avec eux la *Marseillaise*, la *Brabançonne* et le *Chant du Départ*. Ce fut le 13 décembre que sa tête tomba, tranchée par la hache du bourreau. Que Dieu ait son âme en sa sainte Gloire !

Héros, ce saint homme ? Martyr, ce patriote ? Je crains que mon portrait du Père Lambert ne subisse le sort de telle image d'une robuste sainte normande que les marchands du Temple édulcorèrent odieusement.

L'auteur de cet hommage, qu'il honorait si grandement de son amitié et qu'il honore peut-être encore de sa protection, n'appartient pas à son Eglise, ni à aucune autre. — CHARLES V.

« Le dernier à passer était un moine bénédictin de la célèbre abbaye de Ligugé, dont il était le bibliothécaire. Il s'appelait le Père Lambert. C'était un homme déjà âgé, encore gras, au regard intelligent et vif derrière ses lunettes drôlement placées au bout de son nez. Il avait, dans sa nudité, un air de dignité qui m'avait frappé immédiatement.

J'accompagnai moi-même le Père Lambert devant notre maître (l'Oberscharführer Brendel). Celui-ci avait la nonchalance d'un homme d'importance qui arrive à la fin d'une lourde tâche. Il jouait avec sa baguette, souriait d'un air entendu, ce qui déculpait l'expression finaude et bête de son visage et qui accentuait d'une façon frappante la ressemblance de son regard avec celui d'un jeune porc.

Très simplement, le père Lambert, nu, se plaça devant lui en esquissant un vague garde-à-vous.

D'habitude, Brendel était plus exigeant quant à la position respectueuse du prisonnier debout devant lui. Il faut dire que l'attitude du Père Lambert était extrêmement correcte, que le sourire qu'il y avait en ce moment dans ses yeux était de ceux dont un SS ne pouvait déceler la présence, ni comprendre le sens.

Le kapo annonça à Brendel que le prisonnier qu'il allait examiner était un bénédictin.

Malgré qu'il fût d'origine catholique, Brendel affecta, en bon SS qu'il était, d'ignorer ce que c'était et s'en fit donner une explication.

Je demandai, pendant ce colloque, au Père Lambert, s'il connaissait l'allemand. Il me répondit à voix basse : « Suffisamment, car je le pratiquais pour mes travaux. »

Brendel, renversant sa tête en arrière, et prenant un air entendu, un air qui voulait être supérieur et ironique, dit au Père Lambert :

« Et alors, mon vieux, il paraît que tu es moine ? »

— En effet, je le suis.

— Il paraît que tu es bénédictin ?

— Je suis bénédictin.

— Qu'est-ce que tu faisais dans ton couvent ?

— Ce que font les moines dans leur couvent d'habitude, c'est-à-dire la prière, la méditation et l'étude.

— Mais tu ne racontes pas toutes ces histoires de moines et de moinillons que vous cachez si bien et que nous savons tous.

— On croit tout savoir quand on écoute les mensonges de la propagande. »

Brendel un peu étonné et réellement désemparé par l'attitude du Père Lambert qui ne s'était pas départi une seule seconde de son à peine perceptible sourire, qui avait d'ailleurs abandonné son garde-à-vous pour avoir le geste machinal et bien ecclésiastique de se frotter les mains en parlant, Brendel, dis-je, changea de terrain, prit un air doctoral et dit :

— Et alors, parle-moi des travaux que tu faisais dans ton couvent.

Naturellement, le Père Lambert répondit d'une façon évasive et notre maître lui posa une série de questions que je ne me rappelle pas très bien, mais toutes puérides et toutes énoncées avec un ton de condescendance qui, à lui seul, était toute une comédie. Il accompagnait ses demandes et ses réflexions de froncements de sourcils, de regards dubitatifs ou réfléchis derrière laquelle on sentait l'inanité la plus SS que l'on pouvait imaginer.

Et pendant toute la durée de cet entretien, Brendel n'avait pas cessé de tapoter de sa baguette la poitrine ou le ventre du bon Père. Et aussi durant tout cet entretien, on sentait peu à peu que la brute ne savait que dire pendant que s'accroissait le sourire du moine.

Je n'oublierai jamais ce sourire où l'intelligence, une légère ironie, oh très légère, et en même temps la bonté s'alliaient avec le pardon.

Battu, Brendel renvoya le Père Lambert rejoindre ses camarades avec qui, tout nus, dans la nuit tombée, il devait traverser la cour pour aller subir la douche dans une pièce glacée.

Je n'ai jamais eu autant la certitude de la primauté du spirituel que durant cette scène.

Je n'ai que très peu revu le Père Lambert, car j'ai quitté le camp quelques jours après. »

Relation de l'arrivée et de l'interrogatoire du Père Lambert à son arrivée au camp d'extermination d'Honzert, en février 1943.

Docteur André CHAUVENET, de Thouars, dans *Une expérience de l'esclavage*, souvenirs de Déportations, Prisons et Camps de Fresnes, Hinzert Wittlich, Tegel-Berlin, Bautzen, Dresde, Radeberg, Buchenwald (21 janvier 1942-23 avril 1945.)

Mon cher camarade,

Vous me parlez de l'attitude spirituelle de Dom Lambert et vous avez ainsi fait vibrer chez moi la corde sensible. Le Père Lambert me portait, je crois, une amitié que je lui rendais en vénération. C'est lui qui m'avait incité à fonder le journal que je m'efforce d'obtenir présentement. Il m'eut apporté sa collaboration, ainsi d'ailleurs que le Chanoine Duret. Et Louis Carton, ce jeune savant physicien pour qui j'avais une affection fraternelle. Hélas !

J'ai obtenu de la part de l'aumônier allemand des détails bien émouvants sur la fin du Père Lambert, qui savait et connaissait tout et par surcroît savait si bien dire ce qu'il connaissait. Lors de l'exécution, il répondit aux prières jusqu'à la fin et seule la lame du couperet interrompit sur ses lèvres l'*in manus tuas domine*. J'ai à peu près terminé les notices sur nos morts. Si ces pages vous intéressent, c'est avec plaisir que je vous les communiquerai dès qu'elles auront été tapées.

(Lettre de Henri Auroux, journaliste à Poitiers, le 5 novembre 1945, dans l'ouvrage du Docteur Chauvenet ci-dessus.)

Nous arrivons 27 à Wolfenbüttel, après environ deux mois de tranquillité relative à comparer au camp. 10 de nos camarades, dont mon fils, reçurent leur mise en jugement. Motif : organisation contre la sécurité des troupes allemandes d'occupation, en relation avec l'ennemi, organisation para-militaire. Jugés les 12 et 13 octobre, par le Tribunal du Peuple, et condamnés à mort, l'exécution a eu lieu à la prison le 3 décembre seulement. Tous furent guillotins. Malgré cette longue attente et le régime très dur des condamnés à mort, leur moral ne fut pas atteint. Ils furent tous admirables, et c'est au chant de la *Marseillaise* qu'ils marchèrent à la mort. Les Boches reconnurent leur cran et leur attitude digne de grands Français. L'exécution dura dix minutes et les derniers chantaient encore malgré les couvertures qui leur

avaient été mises sur la tête. D'après les renseignements recueillis à la prison après la Libération, voici l'ordre d'exécution :

Clément Péruchon, étudiant à Ligugé.

Pierre Pestureau, huissier à Civray.

Père LAMBERT, Bénédictin à Ligugé.

Théodore Lefebvre, professeur à l'Université.

Louis Cartan, professeur à l'Université.

Théodore Toussaint, professeur d'E. P. S. à Poitiers.

Louis Renard, avoué à Poitiers.

Jacques Moreau, étudiant à Poitiers.

Paul Préaux, étudiant à Poitiers.

Jacques Levrault, étudiant à Poitiers.

Le Chanoine Duret, qui devait être également du nombre, était mort à son arrivée à la prison.

Trois camarades classés inaptes, transférés dans une autre prison (Gross-Rozen) :

Hulin (Gaston).

Carpentier (Charles), avocat à la Cour de Paris.

Billard, doyen à La Villedieu-du-Clain.

(Lettre de Gaston PRÉAUX, 47, rue Renaudot, Poitiers (le 4 novembre 1945, dans le même ouvrage.)

LE R. P. JACQUES DE JÉSUS, CARME DÉCHAUSSÉ (1).

Le Père Jacques est mort.

Ces quelques mots, porteurs d'une douloureuse certitude, sont venus éteindre la lueur d'espérance qui brillait encore pour nous, par-delà les frontières, au-dessus de la terre d'exil où le Père Jacques, déporté par l'immonde Gestapo, souffrait sur un lit d'hôpital, des suites d'une longue année de cruelle captivité.

Tous ceux qui ont approché le Père Jacques l'ont profondément aimé, comme on peut aimer un être d'exception, — au titre de frère selon la chair, de frère selon les liens de la vie religieuse, — au titre de prêtre fidèle à sa vocation, de Français digne de ce nom. Nous l'avons aimé comme un ami, comme un chef, comme un entraîneur d'âmes.

(1) Nous recommandons vivement à nos lecteurs le magnifique ouvrage qui vient de paraître chez Desclée de Brouwer : *Le Père Jacques, martyr de la charité*. Témoignages présentés par le R. P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ (Collection des Études carmélitaines).

Je voudrais me recueillir dans le silence et la prière, mais je sais répondre en toute affection au désir de vos cœurs, en vous communiquant, sans plus attendre, quelques précisions sur les derniers mois de cette trop courte mais si belle vie, et, en affirmant, de plus, quel est le sens profond de ce douloureux sacrifice.

*
* *

Fontainebleau, Compiègne, Sarrebrück, Gusen, Mauthausen, Linz, telles sont les étapes du calvaire héroïque du R. P. Jacques.

Ceux qui tendaient à nous faire croire qu'ils étaient les défenseurs de la civilisation chrétienne, exerçaient au camp de Gusen une véritable persécution religieuse. Il suffisait de porter une médaille ou un crucifix pour être condamné à mort. Mais le Père Jacques, digne fils de l'Apostolique Thérèse d'Avila, seul prêtre du camp, poursuit son ministère, malgré douze heures de travail quotidien, de 6 heures à 18 heures. On l'approche, on le consulte, on le demande de partout. Il dit toujours *oui*. Il s'arrange pour circuler même aux heures défendues. Il donne des causeries apologetiques, dogmatiques, morales ou sociales, qui intéressent chrétiens et incroyants. Il absout quelque 120 pénitents par jour, soit individuellement, soit par groupe d'une quinzaine ; il assiste les mourants. S'il n'a pas l'autorisation de les visiter en entrant par la porte, il les retrouve par la fenêtre. Il dit la messe, il la célèbre même jusqu'à trois fois le jour de Pâques, 1^{er} avril, entouré qu'il est d'une vaillante garde clandestine. Il a été si protégé de Dieu, dit un témoin, qu'il n'a jamais été découvert, encore qu'il prit moins de précautions que d'autres pour être en marge du règlement.

Digne fils de son Père saint Jean de la Croix au cachot de Tolède, il donne l'exemple d'un héroïque dépouillement. En hiver, tout le monde consacre son temps à essayer de se procurer des habits chauds, mais pour lui-même, le Père Jacques n'a pas un instant. « Que ce soit aux plus malheureux », dit-il, quand on lui offre un chandail ou un cache-nez et il continue de souffrir du froid avec une chemise, un caleçon, un pantalon usé et la blouse rayée des bagnards. Il se prive très souvent de sa pauvre ration de pain. Il quête pour ses malades et pour ses mourants auprès des rares privilégiés qui se procurent ou qui reçoivent quelques suppléments, mais personne ne l'a jamais vu goûter à ce qu'il avait pu obtenir. Payant ainsi de sa personne, il a qualité pour

organiser une croisade de charité qui remporte un succès réel. Sur son initiative, on se groupe par quatre, on adopte un camarade plus déprimé et, pour augmenter la portion de ce malade, chacun lui remet le quart de sa soupe et le tiers de son pain. Pour qui connaît la brutalité de l'instinct des affamés, ce résultat tient du prodige.

La misère qu'il ne peut pas soulager, le Père Jacques la porte par compassion. Il ne s'habitue pas à voir ses frères être roués de coups. Alors, rapporte un témoin, son visage se tend, sa bouche se crispe, ses yeux brillent puis se ferment. « Ce sont des bêtes humaines, c'est incroyable », murmure-t-il.

Épuisé par le froid et par la faim dans une vie d'esclave, surchargé de ministère sacerdotal, le Père Jacques devient tuberculeux au début du mois d'avril ; il tousse, il a de la fièvre, mais il n'est pas soigné et continue son existence de bagnard sous l'œil de tortionnaires, agents de basse police, criminels étrangers de droit commun.

Les survivants du camp de Mauthausen sont délivrés le 5 mai par les Américains, alors qu'ils sont collectivement menacés de passer aux chambres à gaz et aux fours crématoires qui fonctionnent régulièrement. Le Père Jacques est bientôt alité, il n'en peut plus. Il fait une broncho-pneumonie. Des médecins, des infirmiers et infirmières françaises le soignent avec un dévouement auquel je tiens à rendre hommage.

Le 10 mai, le Père est transporté sur un brancard de Mauthausen à Linz où il est d'abord installé dans une ambulance française. Il a conscience de la gravité de son mal. Il demande lui-même le sacrement des malades, le 20 mai, jour de la Pentecôte, et le reçoit des mains de M. l'Abbé Gray, ex-prisonnier de guerre, qui prolonge volontairement son propre exil pour se dévouer à ses compatriotes, et qui assistera spirituellement le Père, jour après jour, heure après heure, jusqu'au dernier instant, témoin de la parfaite lucidité, de la patience inaltérable avec lesquels celui-ci, digne frère de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, consent au don de soi, total et sans réserve, dans la force de l'âge, pour répondre avec amour à l'amour du Christ en Croix.

Une amélioration se manifeste durant quelques jours : la broncho-pneumonie est dominée, on se reprend à espérer, mais, hélas ! l'organisme est sans défense, il est par trop épuisé. La tuberculose dégénère en phtisie. Il apparaît que le Père ne pourra pas survivre. Il est alors transporté à l'hôpital Sainte-Elisabeth,

tenu par des religieuses franciscaines. Cet hôpital est situé tout près du couvent des Carmes dont un religieux a été lui aussi victime de la Gestapo et dont le Prieur visitera notre cher malade, son frère en religion.

Un camarade de captivité, un jeune Parisien, Boussel, qui, depuis douze mois et plus n'a pas quitté le Père Jacques et lui témoigne une délicate affection fraternelle, est toujours là, veillant de jour et de nuit.

Le samedi 2 juin, jour de sa mort, le Père Jacques est de plus en plus essoufflé. « Nous assistons le cœur navré, écrit un témoin, à l'ultime lutte dans cet être magnifique, entre un corps brisé et un esprit demeuré entièrement lucide ». Squelette vivant, il est à bout de force, il souffre beaucoup, mais il a toutefois un très grand réconfort moral, celui de recevoir une lettre du T. R. P. Louis de la Trinité — Amiral Thierry d'Argenlieu — qui a conçu l'œuvre du Collège d'Avon et qui a été son supérieur pendant plus de dix ans. Message affectueux, message français, qui lui arrive comme une bouffée d'air pur, mais le moment est venu pour lui de monter respirer l'air du Ciel.

Le Père Jacques accepte le sacrifice de ne revoir ni sa famille, ni son couvent, ni son collège, ni ses chers enfants. Il prononce entre autres le nom d'Avon. Lui qui m'avait toujours répété qu'il ne vivrait pas beaucoup plus de quarante ans, lui qui m'avait confié si fréquemment, dans l'intimité, avec ardeur et jovialité, son grand désir de quitter la terre qu'il trouvait de plus en plus laide, pour aller voir Dieu dont il avait sincèrement, tout bonnement, comme la nostalgie, il est sur le point d'être exaucé, au soir de ce jour consacré à Notre-Dame. Son cœur et sa pensée vont à Dieu sans oublier les siens. Il signifie clairement qu'il s'unit d'intention aux prières de son entourage. Puis il perd connaissance, et peu de temps après — il est 23 h. 35 — sans reprendre conscience, il consomme un long martyr de charité qui répond aux plus vrais désirs de son cœur de prêtre et de religieux. Sa mort est à la mesure de sa vie. Il ne laisse pas de recommandations particulières, mais il a prêché d'exemple — et de quel exemple — jusqu'au bout, sans faillir. C'est le plus noble testament. Nous écrirons sa biographie.

Le Père est à nouveau revêtu de l'habit de son Ordre — l'habit de Notre-Dame — grâce à la proximité du Couvent des Carmes, où les offices liturgiques seront célébrés avec solennité.

Si je n'ai pas eu la consolation d'arriver à temps à Linz, pour

redire encore une fois au Père Jacques notre vive affection, du moins ai-je eu celle de le revoir une dernière fois comme endormi d'un sommeil tranquille et non sans majesté, avec un visage détendu, reposé, rayonnant le bonheur, le calme et la bonté. Dernière vision que je n'oublierai jamais. Le Père voulait que le jour de sa mort ne fut pas triste pour ses frères et qu'on en parlât, non comme d'un jour d'hiver glacial et rigoureux, mais bien comme d'un jour de printemps, chaud et souriant. C'est le 2 juin. La nature se prête à ses désirs.

*
* *

Et maintenant je vous dis que le Père Jacques est, pour lui comme pour nous, plus vivant que jamais. L'homme n'est pas un animal, sans plus, et la terre est pour le ciel.

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Le cœur du Père Jacques a saigné du plus grand amour.

Educateur de caractère et de tempérament, éducateur par devoir d'état, donc par grâce, au Petit Collège Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, qu'il avait fondé en 1934, le Père Jacques a su donner à la jeunesse de France, en des temps tragiques, la meilleure leçon possible. Conscient de ses responsabilités chrétiennes et françaises, il a estimé qu'il devait aider les traqués de toute opinion, qu'il devait abriter de jeunes enfants dont les familles étaient persécutées parce qu'israélites, qu'il devait faciliter à nos grands enfants de France la résistance au service du travail obligatoire imposé par l'ennemi. Et il en a sauvé beaucoup de ces grands enfants de France. A qui lui objectait avec affection : vous serez irremplaçable, il répondit : ma mort serait plus utile et plus féconde que ma vie. Il en a jugé ainsi et, comme Supérieur, j'ai fait un acte de foi chrétienne, je l'ai approuvé.

Il faut obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes.

Il ne s'agissait pas de politique, au sens partisan du mot, il s'agissait de la morale, il s'agissait de la France.

D'aucuns nous ont blâmés d'une imprudence qui compromettrait l'année scolaire d'autres camarades ; d'aucuns ont pensé que nous manquions d'âge et d'expérience pour avoir ainsi la vocation du martyr ; bref que c'était montrer trop de cœur et pas assez de raison que de se risquer pour des israélites et pour des réfractaires.

Qu'il est donc laid, pour un Père Jacques, ce christianisme embourgeoisé ! Qu'il manque donc de noblesse, qu'il est mesquin, qu'il est pesant ! Il n'a plus de chrétien que le nom, et c'est encore de trop.

La clandestinité a redonné quelque chose de l'air des catacombes. Ceux qui ne sont pas descendus le respirer, ceux qui ont préféré leurs aises et leur petit confort, sont pourtant ceux qui en auraient eu le plus besoin. C'est la loi de l'histoire. Ce n'est pas Ponce-Pilate, c'est le Christ qui est mort en Croix.

Le Père Jacques a rempli sa mission d'éducateur. Il est resté le sel de la terre. Il ne s'est pas affadi. Il fallait prêcher d'exemple le respect de la personne humaine, le respect de la famille, le respect de la liberté de conscience, le respect des valeurs patriotiques. Il l'a fait. Il a bien fait.

Le Père Jacques est mon ami et j'ai le cœur gros de tristesse, mais à une époque où l'on a pris trop souvent la poltronnerie pour de la prudence, la crainte du risque pour prétexte à l'inaction si ce n'est à la lâcheté, la pusillanimité pour de la patience, la magnanimité pour de l'exaltation, la noblesse pour de l'orgueil, à une époque où les valeurs morales essentielles ne se défendent et ne se défendent que par l'exemple, je ne peux regretter ni la décision du R. P. Jacques, ni mon approbation.

J'ai tenté le possible et l'impossible pour le tirer des griffes de la Gestapo ; je remercie ceux de mes amis qui ont eu le courage de ne pas se dérober en ces heures difficiles et de m'aider dans mes démarches, notamment M. Marcel Gouin et M. le Comte Bernard de Laguiche. Comme Supérieur responsable, j'ai cru de mon devoir de demander à être incarcéré à la place du Père Jacques et je l'ai demandé. Rien n'y a fait.

Héroïquement fidèle à son idéal de religieux et de français, le Père Jacques est mort pour assurer le triomphe de la Croix du Christ sur la croix gammée. Il s'est montré digne de la France, digne de l'Humanité, digne de l'Eglise.

Nous sommes fiers de lui, car il a bien rempli sa vie.

Le Père Jacques a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas ôtée.

Il a souffert persécution pour la Justice et pour la Charité. Il a eu non seulement le mérite de ces deux vertus, mais encore, — je le lui avais dit — quoi qu'il arrive, il aurait aussi celui de l'obéissance religieuse puisqu'il avait l'autorisation de risquer ce qu'il risquait.

Qu'il me soit permis de citer ici le texte du message de

N. T. P. R. Louis, message dont j'étais porteur en allant à Linz.

« Dites-lui que je l'ai beaucoup aimé,

« Qu'il a bien servi, par sa vie et sa mort, sa Province, et donc son Ordre et l'Eglise,

« Que par sa captivité et ses souffrances, il a bien mérité de la France et que de toute mon âme, je le bénis. »

Sous les plis du drapeau tricolore, c'est — délicate attention de la Providence — dans la crypte d'un Carmel, le Carmel de Linz, que le Père Jacques attend de revenir au Carmel d'Avon pour reposer, — tout prochainement, nous l'espérons — dans la clôture de son monastère, comme il est de règle pour un moine, à l'ombre du Petit Collège, centre de son rayonnement.

*
* *

Le Frère Thomas de Jésus (André Le Coze), le Frère Théodore de Jésus, André Levavasseur, Claude Wallaert, René Rambaud, Guy de Vitry, le Révérend Père Directeur, — sept victimes, — tel est, à ce jour, et à cette heure le martyrologe du Collège des Carmes d'Avon.

*
* *

La commune d'Avon connaît aussi les plus lourds sacrifices. Je veux associer tout particulièrement au souvenir du R. P. Jacques, deux de ses meilleurs amis qui resteront l'honneur de la Municipalité d'Avon, M. Mathéry, Secrétaire de Mairie, et M. Dumoncel, Maire d'Avon, morts tous deux, dès avant la libération, dans la grande prison du Reich.

En souvenir des morts d'Avon et de la France tout entière, recueillons-nous... C'est au prix de leur sang et de leur vie, que nous recouvrons la liberté dans la dignité.

*
* *

Père Jacques, grâce à vous, grâce à d'autres, l'Eglise et la France ont eu leurs témoins, leurs martyrs. Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne de la France à l'égal de sainte Jeanne-d'Arc, vous a choisi pour être de ce nombre, vous, le Directeur de son Collège dans sa Province. Elle avait promis une pluie de roses. Ce choix est tombé comme une rose pourpre, aux longues et dures épines, mais rose quand même, et rose printanière, pour nos cœurs de croyants.

(Allocution du R. P. Philippe.)

AMIRAL THIERRY D'ARGENLIEU.

Carrière déchaussée.

L'Amiral d'Argenlieu est né à Brest, le 7 avril 1889, d'une vieille famille d'ascendance picarde et bretonne. Son père était un officier général de la marine d'une haute distinction. L'un de ses frères, le Général d'Argenlieu, est tombé glorieusement pour la France le 19 mai 1940.

Georges-Thierry d'Argenlieu entrait à l'École Navale de Brest, sur le vieux Borda, à l'âge de 17 ans, dès son premier concours. Il y suivait de près son aîné, le Capitaine de Vaisseau René d'Argenlieu.

Aspirant, le 1^{er} octobre 1908, il fait campagne sur le « Duguay-Trouin », alors école d'application.

Promu Enseigne de Vaisseau de 2^e classe, il embarque sur le cuirassé « Bouvet » de l'Escadre du Nord, en octobre 1909. Aide-de-Camp de l'Amiral de Marolles, il assiste, en juin 1911, aux fêtes du couronnement du Roi Georges V. Il a l'honneur d'être, à cette occasion, présenté au Vice-Amiral Jellicoe, le futur Commandant en chef de la Home-Fleet.

Promu Enseigne de Vaisseau de 1^{re} classe, le 1^{er} octobre 1911, il fait campagne au Maroc sur le croiseur « Du Chayla », de février 1912, à janvier 1914. C'est l'époque où Lyautey arrive à Rabat et inaugure son œuvre impériale. A la faveur de plusieurs rencontres avec le grand chef, Georges d'Argenlieu subit l'influence profonde de son rayonnement et ne l'oubliera jamais.

Plusieurs témoignages officiels de satisfaction, une proposition extraordinaire pour la Légion d'Honneur, la médaille de sauvetage, viennent souligner les services rendus comme chef du Service Artillerie au cours de nombreux tirs de guerre, ainsi que le courage du jeune officier.

Durant toute la grande guerre, d'Argenlieu est embarqué en Méditerranée, tour à tour sur le contre-torpilleur « Dehorter », battant les marques du Chef de Division des Sous-Marins de l'Armée Navale, et sur le croiseur léger d' « Iberville ». En février 1917, il fait partie de l'Etat-Major du Chef de la Division des Patrouilleurs contre sous-marins, sur l'« Eros ». Lieutenant de Vaisseau en juillet 1917, il prend le commandement du patrouilleur « Tourterelle » et obtient un nouveau témoignage officiel de satisfaction lors du sauvetage d'un transport de troupes, l'« Abba ». L'armistice signé, il est rattaché à l'Etat-Major de l'Amiral Lacaze, Préfet maritime à Toulon. ancien Ministre de la Marine.

Touefois, il se sent appelé à la vie religieuse. Il quitte ses marins, renonce à la mer, et entre dans l'ordre du Carmel. Il devient Supérieur Majeur de la Province de France (1). En qualité d'officier de réserve il reste en contact avec son ancien corps.

En août 1939, mobilisé de nouveau, le Commandant d'Argenlieu est affecté à l'Etat-Major du secteur de Cherbourg. En juin 1940, il y participe activement à la défense improvisée de l'arsenal. Fait prisonnier le 19 juin, il s'évade le 22 d'un convoi en route vers l'Allemagne, gagne la côte, vêtu en paysan normand, se rend à Jersey sur une barque de pêche et rallie l'Angleterre pour y continuer la lutte contre l'Allemagne. Il y apprend la signature de l'armistice et l'appel du Général de Gaulle.

Le 1^{er} juillet, les F. N. F. L. sont créées.

Le 30 août 1940, il part pour l'Afrique avec le Général de Gaulle qui le choisit comme Chef de la Mission des Parlementaires de Dakar. Il embarque à ce titre, une première fois sur le croiseur anglais « Devonshire », battant pavillon du Vice-Amiral Cunningham, puis sur le contre-torpilleur « Inglefield ». Il s'agit chaque fois d'intercepter une force de raid constituée par trois croiseurs de Vichy. Le 23 septembre, il tente, avec sa vedette, de prendre contact avec les hautes autorités de Dakar. Devant leur refus systématique et menacé d'arrestation, il réussit à sauver toute la délégation. Debout dans sa vedette, entièrement désarmé, battant les couleurs françaises et le pavillon blanc des parlementaires, il essuie le feu des mitrailleuses adverses. Il est grièvement blessé, mais échappe à la destruction.

Cité à l'Ordre de l'Armée des Forces Françaises Libres en date du 23 septembre 1940.

« Officier supérieur de la plus haute valeur morale ; le 23 septembre 1940, envoyé à Dakar comme chef d'une Mission de Parlementaires, a réussi, par son sang-froid et son esprit de décision, à ramener au complet sa mission, attaquée par de violents feux de mitrailleuses.

« A conservé jusqu'au bout, debout sous le feu, et quoique gravement blessé, le commandement de deux vedettes dont il avait la charge, donnant ainsi à tous le plus bel exemple de courage et d'abnégation. »

« Le Général DE GAULLE. »

(1) Nommé Provincial de la Province de Paris en 1932 (nommé alors par Rome, à l'occasion de la restauration de cette Province).

Elu en 1933, réélu en 1936, 1939 — ce qui est exceptionnel.

A construit le couvent des Carmes de Lille, restauré le couvent d'Avon, fondé le Collège d'Avon.

Religieux d'un très haut mérite et d'une grande valeur intellectuelle.

Après six semaines de lit, il quitte l'hôpital de Douala pour embarquer à l'heure même sur le « Savorgnan-de-Brazza ». Il prend la mer et dirige les opérations navales du Gabon où ses unités jouent, en connexion étroite avec les forces terrestres du Colonel Leclerc, un rôle décisif dans l'occupation, par les troupes du Général de Gaulle, de Libreville et Port-Gentil.

Comme Commandant des F. N. F. L., il préside à l'organisation des bases navales et au réarmement de tous les navires marchands immobilisés dans les ports.

En janvier 1941, le Général de Gaulle, qui avait nommé d'Argenlieu membre du Conseil de Défense de l'Empire, le rappelait à Londres pour de nouvelles fonctions.

Voici en quels termes le Général de Larminat, Haut-Commissaire pour l'Afrique Française Libre, annonçait à tous le départ d'Afrique Equatoriale du Commandant d'Argenlieu.

« Brazzaville, le 7 janvier 1941.

« Ordre général,

« Le Capitaine de Frégate Thierry d'Argenlieu quitte le commandement des F. N. F. L. d'Afrique en même temps que sont relevées certaines unités de ces Forces. Le Commandant d'Argenlieu laisse derrière lui des sentiments unanimes de regret, de gratitude, car en quelques mois il a accompli une œuvre constructive à laquelle il a entièrement dévoué ses éminentes qualités de marin et de chef, son inlassable activité.

« Les Forces Navales sous ses ordres ont accompli avec vaillance et dans un esprit de totale abnégation, les tâches essentielles qui leur incombaient.

« Le Général de Larminat adresse au Commandant d'Argenlieu, à ses Etats-Majors et Equipages, ses remerciements pour leur active et féconde collaboration. Il leur exprime les sentiments de chaude camaraderie qu'éprouvent à l'égard des Forces Navales, les Forces de Terre et de l'Air de l'Afrique Française Libre. »

De Londres, il part en mission au Canada en février 1941 et entre en relations à Halifax, Québec, Montréal et Ottawa avec les plus hautes autorités qui lui réservent un accueil très cordial.

De retour à Londres au mois de mai 1941, d'Argenlieu prit part, à côté de ses collègues du Conseil de Défense de l'Empire, à toutes les délibérations importantes concernant la politique intérieure et extérieure de la France Libre.

Le Général de Gaulle, alors en Syrie, justement soucieux de l'avenir des Colonies françaises du Pacifique, nommait, le 9 juillet 1941, le Capitaine de Vaisseau d'Argenlieu Haut-Commissaire

de France pour le Pacifique, avec pleins pouvoirs civils et militaires.

Le 23 septembre, après avoir visité New-York et Washington, puis Honolulu et Pearl-Harbour, le nouveau Haut-Commissaire débarquait du « Triomphant » à Papeete, puis le 5 novembre à Nouméa.

Nommé membre du Comité National, lors de sa création, le 24 septembre 1941, il reçut en cette qualité mandat de diriger toutes les activités diplomatiques des Délégués de la France Libre dans le Pacifique et l'Extrême-Orient et presque aussitôt fut promu Contre-Amiral.

A la déclaration de guerre du Japon, le Contre-Amiral d'Argenlieu fit savoir aussitôt à tous les représentants des Nations Alliées dans le Pacifique, qu'elles pouvaient compter sur la loyale et totale collaboration des colonies françaises du Pacifique où il s'employa à mettre en œuvre tous les moyens dont elles disposaient.

En relations avec les hautes autorités alliées du Pacifique, il présida à l'arrivée et à l'installation dans les terres françaises des corps expéditionnaires américains. En mai 1942, il procédait au ralliement à la France Libre des îles Wallis et Futuna.

Appelé à Londres, en novembre 1942, au lendemain des opérations d'Afrique du Nord, il arrive à Washington en décembre où il rencontre le Secrétaire d'Etat, M. Cordell Hull, le Sous-Secrétaire du département de la Guerre, Mac-Cloy, et les Chefs d'Etats-Majors généraux l'Amiral King et le Général Marshall.

Le 22 janvier, il accompagne le Général de Gaulle à Anfa, il y fait la connaissance du Général Giraud et a l'honneur d'y saluer le Président Roosevelt et le Premier Ministre britannique, M. Churchill.

Puis, à la suite de la formation du Comité Français de la Libération Nationale, il est nommé Commandant des Forces Navales Françaises en Grande-Bretagne et Chef de la Mission Navale.

En cette qualité, il procède à l'armement de nouveaux bâtiments et à la direction générale des unités sous son commandement : torpilleurs, frégates, corvettes, vedettes rapides, sous-marins employés à d'incessantes patrouilles, reconnaissances et escortes de convois dans l'Atlantique Nord et la Manche. Actions austères et périlleuses maintes fois couronnées de succès : la destruction de navires ennemis.

Tous ces bâtiments prirent part aux journées historiques des premiers jours de juin 1944 où fut établi le deuxième front de la

baie de la Seine. Vint la libération progressive de nos ports et de notre sol.

Le 14 juin, à bord du torpilleur « La Combattante », l'Amiral avait l'honneur de conduire le Général de Gaulle et sa suite en France, pour la première fois depuis juin 1940. Aux côtés du général, il visitait Bayeux, Isigny, Grandcamp.

Quelques semaines plus tard, il arrivait avec le général Koenig à Cherbourg et y préluait à la réorganisation du Commandement Naval français. Enfin, le 18 août, de retour à Cherbourg, il y accueillait le Général de Gaulle.

Ce fut, presque aussitôt, la marche rapide vers Paris par Chartres, Rambouillet. Le 25 août, le Chef du Gouvernement Provisoire entrait triomphalement à Paris. L'Amiral d'Argenlieu avait l'insigne honneur d'être à ses côtés.

Comme Amiral Nord et Chef d'Etat-Major Général Adjoint, il réorganisait la marine à Paris et y recevait, peu après, le Ministre. Tour à tour, il envoyait des Capitaines de Vaisseau rétablir l'autorité maritime française à Brest, Caen, Rouen, Le Havre, enfin Nantes, Vannes, Rochefort et Bordeaux. Son autorité s'étend en effet sur toutes les côtes françaises de la Manche et de l'Atlantique et aussi sur les Forces Navales restant basées en Grande-Bretagne.

Le 11 novembre, à l'occasion de la prise d'armes, place de l'Etoile, il recevait des mains du Général de Gaulle, en présence de MM. Churchill et Eden, la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Au début de janvier, il est nommé Vice-Amiral.

Comme Chancelier de l'Ordre de la Libération, il préside le Conseil chargé d'étudier tous les dossiers de proposition qu'il reçoit du Ministre et fait connaître au Général de Gaulle, fondateur de l'Ordre, les avis motivés du Conseil en vue de l'attribution de cette haute distinction.

L'Amiral d'Argenlieu fut nommé, en août 1945, Haut Commissaire de France pour l'Indochine.

LE RÉVÉREND PÈRE PHILIPPE, CARMÉ DÉCHAUSSÉ,
Délégué à l'Assemblée Consultative Provisoire.

Le R. P. Philippe, sous-directeur du R. P. Jacques, au Collège Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, Avon (S.-et-M.), jusqu'en 1939. remplaça le T. R. Père Louis de la Trinité (Amiral Thierry d'Argenlieu), comme Provincial des Carmes de Paris, de 1940 à 1942.

Le R. P. Philippe était en effet conseiller Provincial et succéda comme tel au T. R. Père Louis, lorsque celui-ci, prisonnier évadé, gagna l'Angleterre où il servit la cause de la France Libre.

Elu Provincial au chapitre d'Avril 1942, le T. R. Père Philippe prit une part active à la Résistance comme membre du Comité Directeur du *Front National*. Nommé délégué à l'Assemblée Consultative d'Alger (avec l'autorisation expresse de celui qui est aujourd'hui le Cardinal Saliège), le T. R. Père Philippe fut plusieurs fois sur le point de rejoindre soit Londres, soit Alger, mais par suite de diverses circonstances, indépendantes de sa volonté, la libération le trouva sur le territoire métropolitain. Il siégea à l'Assemblée Consultative, à Paris, avec l'agrément de la nonciature et de l'archevêché de Paris. Il prit la défense de l'école libre et des crédits nécessaires à son existence, lors du débat institué sur l'enseignement le 28 mars 1945, à la tribune du Luxembourg.

C'est en plein accord avec lui que pendant la période clandestine, le R. P. Jacques (directeur du Collège d'Avon, décédé à Linz le 2 juin 1945 des suites de sa captivité), portait secours aux israélites et aux réfractaires. Interrogé en prison par la Gestapo, le T. R. Père Philippe demanda à être incarcéré à la place de son subordonné dont il entendait ne pas désavouer la charité sacerdotale, ce qui lui fut refusé.

En septembre 1945, alors que l'Assemblée Consultative Provisoire arrivait à son terme et qu'allait s'ouvrir la campagne électorale pour l'Assemblée Constituante, le T. R. Père Philippe quitta le *Front National*, parce que ce mouvement venait pratiquement d'inscrire à son programme la laïcité scolaire (se reporter à une longue déclaration parue dans *La Croix* du vendredi 5 octobre 1945).

L'ABBAYE CISTERCIENNE NOTRE-DAME DE BELLEFONTAINE PENDANT LA GUERRE ET L'OCCUPATION 1939-1944.

I. BELLEFONTAINE PENDANT LA « DRÔLE DE GUERRE » (août 1939 à mai 1940). — En août 1939, l'Abbaye comptait 49 membres, religieux de Chœur et Frères Convers. Sur ce nombre, 19 devaient être mobilisés : la plupart dès le début de la guerre, quelques-uns « récupérés » au cours des mois suivants.

Est-il besoin de dire que chacun fit son devoir, tout son devoir là où il fut placé ? Comment en aurait-il pu être autrement, soutenus, stimulés que nous étions tous par l'exemple du R. P. Abbé, dont le patriotisme sut donner toute sa mesure en ces heures.

Tel médecin pourrait encore se souvenir de la fière réponse qu'il s'attira de dom Sortais, alors qu'il s'était avancé jusqu'à conseiller à ce dernier de faire réformer un de ses religieux qui venait de subir une opération. « Non, non, s'écria-t-il, je ne veux pas « embusquer » mes religieux qui ont une santé suffisante pour servir la France aux Armées. »

Lui-même trouvait fort pénible de rester à l'Abbaye où le maintenait sa qualité de « réformé » (il était, en effet, malgré les apparences, d'une santé fragile). Ses lettres à ses « chers enfants » mobilisés laissaient percer cette impatience de partir les rejoindre : « Je souffre de ne pas souffrir quand vous souffrez, je ne peux accepter d'être bien quand vous êtes mal, d'avoir chaud quand vous avez froid... »

Sans attendre l'appel des « récupérables », il prit un engagement d'aumônier militaire, après avoir passé devant une Commission médicale qui, sur ses instances, le classa « service armé ».

Normalement, il eût dû attendre longtemps avant de voir sa demande satisfaite, car les cadres de l'Aumônerie étaient au complet et même 150 demandes supplémentaires étaient en instance. Mais sa qualité de R. P. Abbé devait lui valoir une priorité. Il écrivait plaisamment à ce sujet ces lignes où l'on sentait vibrer son patriotisme : « Depuis le temps que cette qualité (d'Abbé) me vaut mille occupations, je trouve bien juste qu'enfin elle me vaille de ne pas trop traîner dans les dépôts et les bureaux. »

C'est en effet au front qu'il voulait être affecté. Il attendait donc son appel d'aumônier divisionnaire. L'appel vint les premiers jours de novembre. Mais, au lieu de recevoir une affectation d'aumônier, il était envoyé d'abord comme maréchal des logis au Mans pour faire l'instruction des « bleus », mais on l'assurait en même temps qu'il serait bientôt aumônier au front. « J'en suis content, écrivait-il, car cela ne me dit rien de faire l'instruction aux bleus. »

Cela ne l'empêcha pas de se faire tout à tous durant le temps de son séjour au Mans, heureux de partager la vie des hommes, regrettant seulement « d'être un peu gradé ». « J'aurais voulu avoir en tout la vie des « hommes », écrivait-il à ses fils mobilisés (simples soldats pour un grand nombre), afin de vous servir de modèle. »

Il voulait en effet donner lui-même l'exemple des vertus qu'il exigeait de ses fils, et, en premier lieu, l'obéissance : « Soyez donc très fidèles, écrivait-il à ses fils soldats, fidèles à obéir à vos chefs (je tiens beaucoup à cela) », et encore : « Obéissez à vos

chefs comme vous m'obéissiez à moi-même : que votre obéissance remonte jusqu'à Dieu. »

Il exigeait également l'entrain, la bonne humeur au milieu de toutes les difficultés. Pas une plainte surtout ne devait s'exhaler du cœur de ses moines-soldats, et ce qu'il demandait à ses fils, il se l'imposait pareillement et tout d'abord à lui-même. A la veille de quitter Bellefontaine pour l'Armée, il écrit : « En ce moment, devant Dieu et sa Mère chérie, devant vous aussi, mes Enfants, je prends une résolution : celle de ne jamais me plaindre pendant que je serai sous les drapeaux, de ne me plaindre de rien... » Et plus loin, il ajoutait : « Donc, mes chers petits Frères, nous nous efforcerons d'accepter, avec le sourire, de manquer d'une chose ou d'une autre... Nous ne nous plaindrons : ni de nos Chefs, en qui nous devons voir le Christ ; ni de la nourriture... ni des mille croix de chaque jour, grandes ou petites... »

Sur le même sujet, il écrivait encore quelques mois plus tard : « Encore une fois, je viens vous recommander, mes petits Enfants soldats, de ne vous plaindre de rien ni de personne. »

Le mois suivant, il revient encore sur cette pensée qui lui tient tant à cœur : « Non, nous ne devons pas nous plaindre : car nous travaillons en ce moment pour la Civilisation apportée sur terre par Jésus et que l'enfer voudrait anéantir... Courage, mes petits, ne permettez à aucune plainte de sortir de votre bouche... »

Dans ces dernières lignes où est évoqué le but de la guerre : la défense de la Civilisation chrétienne contre le paganisme nazi et où la pensée du Révérend Père rejoint celle du Cardinal Verdier déclarant : « Nos ennemis, ce sont les ennemis de Jésus et de Marie », on sent vibrer toute l'ardeur patriotique de dom Sortais

L'amour de la Patrie lui arrachait des paroles toutes de noblesse, de fierté, d'indignation parfois : « Jamais, écrivait-il à l'un de ses fils mobilisés, je n'aurais empêché un de mes enfants d'aller au front, ni même de s'exposer héroïquement », et encore : « Je suis heureux que vous ayez préféré le front au dépôt. Je suis fier de vous, cher petit. » Et dans une lettre collective : « O Jésus, vous savez à quel point j'aime mes Enfants ; eh bien, je préférerais les savoir tous tombés sur les champs de bataille pour votre Cause, que de les retrouver tous au bercail au prix d'une seconde paix de Munich. »

Au début de décembre 1939, dom Sortais reçut sa nomination d'Aumônier d'Armée. Grande fut sa déception. Il lui semblait que ce rôle, Aumônier des aumôniers divisionnaires, dépassait ses capacités, et il regrettait surtout que cette fonction ne lui permit plus

de frayer avec les hommes, avec les simples soldats. Le rôle d'aumônier divisionnaire lui-même dépassait déjà ses ambitions, puisqu'il avouait un jour avoir sollicité de servir comme prêtre-soldat.

Sur ses instances auprès de Mgr Sudour, Aumônier général, il fut affecté en définitive non pas comme Aumônier d'Armée à Belfort où il dut se rendre tout d'abord, mais à Bourbourg (Nord) comme Aumônier divisionnaire de la 25^e D. I. M.

Dès son arrivée là, il connut de vraies joies qui firent tressaillir son cœur de grand Français :

« Je me présentai au Q. G., raconte-t-il, dès le matin, car le Général est au travail bien avant le jour. Je fus reçu admirablement. Mon âme exultait en l'écoutant parler de sa division motorisée dont il veut faire la plus belle de France. On sent en ce général, un vrai, un grand chef. Le Général veut que les Aumôniers mettent partout de l'élan, de la flamme. Voilà un Général comme je les comprends. Une semblable satisfaction m'attendait dans ma visite au Général commandant l'Infanterie divisionnaire. Même note dans les Etats-Majors des deux régiments dont je suis chargé. »

C'est au contact de ces âmes de grands Français que le R. P. Abbé allait vivre durant les quelques mois qui restaient encore à passer de la « drôle de guerre », en attendant de sauver, avec eux, dans les jours tragiques de mai-juin 1940, l'honneur du drapeau.

Mais son zèle apostolique, non moins que sa foi patriotique, lui faisait un devoir de ne pas demeurer inactif en attendant le « coup dur ». Il fallait y préparer les âmes des soldats, car si les âmes des chefs de cette division étaient à la hauteur de leur mission, bien des soldats avaient par contre besoin d'une sérieuse préparation à tous points de vue. C'est ce à quoi s'employa sans répit dom Sortais, se faisant tout à tous, prenant ses repas tantôt à une table d'officiers, tantôt sur la paille d'un gourbis avec les hommes. Il ne circulait qu'en bicyclette, afin, disait-il, de ne pas arriver frais et pimpant dans un cantonnement où les hommes étaient crottés, afin de ne pas avoir chaud quand les petits poilus avaient froid. Est-il besoin de dire qu'avec un tel système, le nouvel Aumônier acquit très vite un grand ascendant sur tous ceux qu'il approchait. Il fut d'ailleurs récompensé de ses efforts par une splendide gerbe de retours à Dieu à l'occasion de Pâques, dont le nombre imposant dépassa les prévisions les plus optimistes.

Après avoir esquissé rapidement l'activité du R. P. Abbé au cours des mois de septembre 1939 à mai 1940, on pourrait s'attar-

der à montrer que les fils furent dignes du Père. Même ardeur patriotique, même zèle apostolique. Je n'en veux citer pour témoignage que cette phrase tombée de la plume de l'un d'eux, humble Frère Convers, phrase qui résume admirablement les sentiments de tous : « Si Dieu veut des victimes pour le salut de la France, nous sommes prêts. »

II. LES GRANDES BATAILLES DE MAI-JUIN 1940. — Contrairement à tant de nos soldats qui, délibérément, repoussaient la pensée que peut-être un jour la France leur demanderait le sacrifice de leur vie, les Moines de Bellefontaine qui étaient au front avec leur Abbé, étaient prêts à toute éventualité et, ayant fait la preuve de leur fidélité dans les petites choses, ils étaient prêts à se montrer magnanimes dans les grandes.

Là comme ailleurs, comme toujours, le R. P. Abbé donna l'exemple du courage, du dévouement héroïque jusqu'à la mort à laquelle il n'échappa que par miracle comme nous le verrons bientôt.

La 25^e Division d'Infanterie Motorisée, à laquelle appartenait dom Sortais, était une division de choc qui devait se porter à la rencontre de l'ennemi dès le premier instant.

Effectivement, avec un certain retard cependant, faute d'avoir été prévenue à temps, elle se porta rapidement en Belgique et voulait pousser jusqu'en Hollande, mais bien vite ce fut la retraite, et, le 28 mai, les débris de la 25^e D.I.M. étaient à Lille avec les restes de six autres divisions. Le R. P. Abbé était là.

Voici nos soldats parvenus au Pont-Neuf qu'ils veulent franchir. Hélas ! Il est trop tard. Les Allemands sont de l'autre côté et balaient le pont en tirant des fenêtres des maisons où ils sont installés. Il y a un blessé de l'autre côté du pont, un blessé français. Un médecin et quatre brancardiers s'élancent, après avoir convenu qu'ils traverseraient le pont individuellement, en faisant deux stations : l'une au milieu, l'autre derrière un poteau électrique en fer avant d'effectuer le dernier trajet jusqu'à l'extrémité du pont. Le R. P. Abbé est de la partie.

Lorsqu'il arrive derrière le poteau de fer, il y trouve blotti un camarade qui l'avait précédé. Lorsqu'ils se relèvent tous deux, ils reçoivent chacun une balle en pleine poitrine. Les projectiles étaient tirés de 120 mètres environ par les Allemands. Le R. P. Abbé tombe le premier. Il a le temps de dire au brancardier de regretter ses fautes et de lui donner l'absolution, avant que celui-ci ne retombe mort sur lui. Dom Sortais demeure ainsi sans mouve-

ment sous le cadavre durant une heure. D'ailleurs, il ne faut pas bouger, car les Allemands tireraient de nouveau sur lui. Il est exposé à leurs balles qui sifflent de tous côtés sans répit. Et même, un moment, le canon tire plusieurs fois dans sa direction. Le R. Père rassemble ses forces pour crier au Commandant français de ne pas venir le chercher, estimant que c'est trop dangereux et qu'on ne doit pas risquer sa vie pour tenter de sauver la sienne.

Cependant, au bout d'une heure environ, dom Sortais entend sur le pont un bruit infernal venant des lignes françaises. C'est une chenillette qui arrive. Derrière, quatre hommes (1) suivent accroupis et traînant un brancard. La chenillette vient se mettre devant le Révérend Père. Les hommes le chargent sur le brancard, et, peu à peu, ils reculent, toujours accroupis et tirant le brancard comme ils peuvent, La chenillette recule aussi et même un peu trop vite, car elle manque un moment d'écraser le blessé.

Arrivé au P. C., dom Sortais s'évanouit. Lorsqu'il revient à lui, on examine sa blessure. Stupeur ! Il avait seulement la poitrine mâchée en forme de croix. Chose inexplicable : la balle, qui aurait dû le tuer, avait sans doute percuté sur sa croix d'aumônier, sans la briser ni l'abîmer d'ailleurs, et, au lieu de rebondir, elle avait pratiqué un petit trou dans sa soutane et avait glissé doucement dans ses habits !... Le Révérend Père garde encore précieusement les deux pièces à conviction : et la balle abîmée et la croix intacte. Chacun fut stupéfait du prodige et l'un des témoins, devant ce fait qui n'avait pas d'explication naturelle, demanda à se confesser.

Après deux jours de repos, dom Sortais reprend du service auprès des blessés, se dépensant sans compter sous les effroyables bombardements. La situation de nos soldats cernés de toutes parts devient absolument intenable. Ils ne résistent plus que dans quelques pâtés de maisons, mais ne veulent toujours pas se rendre.

On ne nous en voudra pas de citer ici un extrait d'un article paru en 1941, sur cette page mémorable de la guerre 1940, page trop peu connue d'un grand nombre, malheureusement :

« ... La pression de l'ennemi s'exerce partout. Le 28, dans Lille, c'est déjà la guerre des rues. Le 29, c'est l'attaque violente des bourgs de la Poste, de Loos et de Canteleu. Environ 6 divisions allemandes au complet et pourvues de nombreux chars attaquent les survivants harassés de quelques divisions françaises, réduites par quinze jours de combat à un petit nombre de bataillons. Ilot par ilot, rue après rue, les défenses tombent. Plus de postes de

(1) Un de ces hommes était M. l'abbé Lafay, prêtre du diocèse de Lyon.

secours, plus de pansements. Les blessés sont chargés sur les camions utilisables qui gagnent les hôpitaux de Lille en traversant la ligne de combat. A l'approche des convois, l'ennemi, chevaleresque, cesse le feu et ouvre les barricades pour laisser passer ces héros sanglants (1).

Le 30, la lente progression des Allemands reprend avec accompagnement d'aviation, d'artillerie, de minen-werfer. A Loos, le général Jenoudet se défend pied à pied au milieu des ruines et des étincelles. A Lille, le général Mellier a décidé de « combattre jusqu'à la mort ». Le 31, le cercle de la résistance se rétrécit, les P. C. des généraux sont bloqués. Dans les flots où l'on peut encore répondre par le feu aux attaques allemandes, il ne reste que quelques survivants. A la 2^e Division Nord-Africains, le général Dame fait face à des assauts répétés ; ses deux lignes de combattants se rapprochent, c'est le dernier carré...

Depuis le début de la bataille, les Allemands demandent par tracts la fin de la résistance, mais le groupement des divisions françaises de Lille a décidé de lutter tant qu'il restera des munitions et il refuse de se rendre.

Pendant, le 31 au soir, la limite des forces humaines est atteinte. Les cartouches manquent. Vers 16 heures, les Allemands envoient un émissaire. Il se présente au général Molinié au nom du général von Reichenau. Ce dernier l'a chargé de dire qu'il sait la résistance de nos troupes à bout, qu'il rend hommage à leur bravoure et qu'il est prêt à leur accorder les honneurs de la guerre.

Déjà, à Lille, le général Mellier, commandant la division marocaine, a dû cesser le feu. A Loos, le général Jenoudet, dont le P. C. a été enlevé d'assaut, a dû faire de même...

A 21 heures, s'étant rendu compte de l'impossibilité absolue de poursuivre la lutte, le général Molinié accepte les conditions du vainqueur. Les pertes françaises sont extrêmement lourdes, mais ainsi que l'a exprimé un des généraux défendant Lille : « L'honneur militaire se paye avec du sang ; il est donc bien sauf. »

Le 1^{er} juin, à 9 heures, sur la grande place de Lille, le général Wegner, représentant le général von Reichenau, assiste au défilé en armes de détachements de toutes les unités françaises qui ont participé à la résistance. Il salue ainsi tour à tour deux bataillons de marche, des escadrons et des batteries. Poignant hommage qu'un vainqueur, soucieux de noblesse, offre à ses vaincus. A côté

(1) A vrai dire, il n'y eut que quelques ambulances à pouvoir passer. Beaucoup de blessés moururent, dans les caves, au bout de leur sang.

du général Wegner, un bataillon d'infanterie allemande rend les honneurs à nos soldats.

(Extrait de : « Vérité sur les Combattants, Grandes Batailles de mai-juin 1940 », par Jean Labusquière, Documentation de Pierre Léty, Collection « Les Documents historiques », t. I, Lyon, H. Larchandet, 1941.)

Au cours de ces glorieux combats, dom Sortais fut cité à l'ordre de la Division par le général Mellier, citation qui devait être élevée plus tard à l'ordre de l'Armée par le général Huntziger.

En voici le texte :

Le 30 mai 1940. Ordre général n° 13.

Le général Mellier, commandant la 1^{re} Division marocaine, cite à l'ordre de la Division :

SORTAIS, Aumônier divisionnaire de la 25^e D. I. M.

« Au cours des opérations dans la région de Lille, s'est dépensé sans compter pour assister dans leurs derniers moments les blessés graves du 3^e Bataillon du 38^e R. I. Le 28 mai 1940, au cours d'un combat de rues, s'est porté résolument en avant avec un groupe de brancardiers du Bataillon, sur un pont violemment battu par le feu. Blessé à la poitrine, a demandé instamment au Chef de Bataillon qu'aucun brancardier ne soit exposé pour aller le chercher, donnant ainsi à tous le plus bel exemple de courage et d'abnégation. »

Le Général Commandant la 1^{re} D. M.

Signé : MELLIER.

A cette glorieuse citation du R. P. Abbé, ajoutons celle non moins glorieuse méritée par l'un de ses fils, grièvement blessé au cours des combats de Belgique :

Ordre n° 919 C.

L'Amiral de la Flotte... cite à l'ordre de la Division :

THUILLIER (Alphonse), soldat au 125^e Régiment d'Infanterie.

« Soldat brave et dévoué. A été grièvement blessé par éclats de grenade, le 16 mai 1940, alors qu'il résistait avec énergie et jusqu'à complet épuisement des munitions à Walcourt. »

Pour le Ministre et par son ordre :

Le Général, Chef de Cabinet.

Signé : REVERS.

Si chacun des moines de Bellefontaine mobilisés n'eut pas l'occasion de se signaler dans des combats épiques comme ceux de Lille

ou de Belgique, chacun du moins suivit l'exemple du R. P. Abbé en demeurant fidèle à son drapeau jusqu'au bout, accomplissant parfaitement son devoir, soit dans la douloureuse retraite vers le Midi de la France, soit sur les chemins de la captivité combien plus pénibles encore.

III. BELLEFONTAINE PENDANT L'OCCUPATION ALLEMANDE (JUILLET 1940-SEPTEMBRE 1944). — 1° *Nos prisonniers*. — Ils furent au nombre de 5 : le R. P. Abbé, le P. Alphonse et 3 Frères Convers.

Là encore, la mention principale revient au R. P. Abbé qui incarna vraiment en lui l'esprit prisonnier, comme on va le voir.

De son propre aveu, dom Sortais n'était « pas bon à prendre avec des pincettes » les premiers jours de sa captivité. Il avait, en effet, envisagé toutes les hypothèses possibles pour ce qui le concernait : blessure, mort ; tout, sauf le sacrifice de sa liberté. La captivité ne lui était pas apparu comme une hypothèse devant se réaliser pour lui, tant son être tout entier répugnait à une telle chose.

Néanmoins, il l'accepta du Sacré-Cœur de Jésus comme une épreuve ménagée par son amour en ce 31 mai 1940, fête du Sacré-Cœur.

Il était prisonnier, mais si son corps était captif de l'ennemi, il prétendait bien par contre garder toute son indépendance d'esprit, de caractère, tout prêt à s'imposer à l'adversaire et même à s'opposer à lui.

Dès le 1^{er} juin, au deuxième jour de sa captivité, il devait en donner la preuve. Assis à côté du chauffeur qui conduisait le camion qui l'emmenait vers la Belgique avec ses camarades, il eut vite fait de remettre en place ce conducteur, soldat allemand, qui lui montrait du doigt en ricanant les files de prisonniers que sa voiture dépassait.

Arrivé à Tournai, il se voit emmené par un médecin allemand pour enterrer des soldats anglais et prier sur leurs corps. Ce médecin s'avise de dire au R. Père qu'il est fervent hitlérien de la première heure et lui montre en témoignage de la réalité de son dire, l'anneau sur lequel figure une tête de mort, insigne des premiers et des plus intimes partisans d'Hitler. Il ajoute qu'avec cela il est fervent catholique, qu'il fait des retraites fermées. A quoi le Révérend Père répond, en lui disant tout ce qu'il pense de son maître, Hitler, de sa politique de mensonges et de cruautés, et lui déclare péremptoirement qu'il ne comprend pas, qu'il n'admet pas qu'un hitlérien puisse se dire catholique. Après l'enterrement des

cadavres, on ramène à Tournai l'équipe des fossoyeurs avec le R. P. Abbé, tous marchant à pied et devant suivre l'auto qui les accompagnait et dans laquelle avait pris place le médecin allemand. Le Révérend Père, à peine remis du choc du 28 mai et respirant encore difficilement, n'en pouvait plus. A l'arrivée à Tournai, le médecin demanda aimablement à dom Sortais s'il n'était pas trop fatigué. Celui-ci lui répond vivement : « C'est honteux pour un médecin de faire marcher des hommes fatigués à une telle allure. »

La nuit du 1^{er} au 2 juin se passe dans la prison de Tournai. Le 2 juin, les prisonniers doivent être embarqués en camion à 7 h. 45. car le général von Reichenau a donné des ordres pour que les héroïques défenseurs de Lille soient traités avec toutes sortes d'égards, et l'un de ces égards qui leur sont dus (peut-être le seul, puisque par ailleurs on ne leur donne pas à manger), consiste à les emmener en voiture au lieu de les faire marcher à pied. Les prisonniers attendent donc devant la porte de la prison, en plein soleil, les camions qui doivent venir les prendre. Mais c'est en vain. Les heures passent et rien n'arrive. Enfin, le soir venu, il est environ 20 heures, les Allemands disent aux prisonniers de rentrer dans la prison, leur assurant que les camions viendront les prendre demain de bonne heure.

La patience du R. P. Abbé, très courte en ces premiers jours de captivité, n'y tient plus. Il se lève et, d'autorité, demande l'interprète. Celui-ci arrive. « Conduisez-moi au Commandant », ordonne dom Sortais, sur un ton qui n'admet pas de réplique. Arrivé devant le Commandant qui, en l'espèce, était un lieutenant, dom Sortais se tourne vers l'interprète : « Promettez-moi de bien traduire ce que je vais dire : le général von Reichenau a donné des ordres pour que nous soyons traités avec toutes sortes d'égards ? — Ia, ia », fait le lieutenant. Se tournant de nouveau vers l'interprète, dom Sortais reprend : « Traduisez fidèlement ce que je vais dire, j'en prends toute la responsabilité : les officiers français s'étonnent que les ordres d'un Général allemand soient aussi mal exécutés. » L'officier blêmit de rage, crispa les poings et... fit demi-tour... Vingt minutes après, ce n'étaient pas des camions, mais des camionnettes qui venaient prendre les officiers français.

A vrai dire, ce n'est pas seulement en ces premiers jours de captivité que le R. P. Abbé fit preuve de la plus belle indépendance en face de l'ennemi. Jamais, comme nous le verrons, il ne se départit de cette attitude crâne.

Le douloureux trajet qui devait mener le Révérend Père jusqu'en

Poméranie, à l'Oflag II D, se poursuivit, en camionnette, puis en chemin de fer, puis à pied. De passage dans un camp, un officier allemand se permit de dire du mal de Paul Reynaud devant dom Sortais. Celui-ci lui répliqua vivement qu'il n'admet pas qu'un étranger dise du mal du gouvernement français et d'ailleurs qu'Hitler n'est qu'un grand menteur et que les Allemands n'ont pas à se vanter de lui... Affolé par ce langage audacieux, un Père Dominicain, qui se trouvait près du R. P. Abbé, saisit celui-ci par le bras et l'entraîne en disant : « Ça va mal finir, ça va mal finir »...

Plus loin, dans un autre camp, un Général allemand, gros et court (que les officiers français s'empressèrent de baptiser irrévérencieusement « l'étalon de la race »), souriant d'un air béat, fit mettre les prisonniers en rang pour se donner le malin plaisir de les passer en revue. De fait, il passa devant chacun d'eux, en souriant de son air « bête » et les inspectant des pieds à la tête. Lorsqu'il arriva à dom Sortais, celui-ci lui tourna le dos. Les camarades lui disaient : « Attention, il vous regarde ». « Je le sais bien, riposta le Révérend Père, c'est pourquoi je lui tourne le dos »... Et le général passa au suivant.

Arrivé à l'Oflag II D, au camp de Gross-Born, que ses camarades devaient baptiser « la Trappe de Gross-Born », dom Sortais acquit rapidement un ascendant considérable sur tous les prisonniers et il exerça sur eux une merveilleuse influence, tant au point de vue chrétien qu'au point de vue patriotique.

Ses discours étaient très goûtés, car il avait là toutes les audaces. Un prêtre, qui le connut au camp, me disait récemment, se souvenir encore du sermon du 15 août 1940, donné par dom Sortais. Les Allemands avaient distribué les jours précédents des feuilles de nature à démoraliser le Français. Sur ces feuilles, avaient paru en particulier un dessin représentant une tombe surmontée d'une croix et la croix elle-même coiffée d'un casque français, et au-dessous on pouvait lire : « 1939-1940 : sacrifice inutile. » Rapportant la chose dans son discours, dom Sortais s'écria avec énergie : « Non, il n'y a pas de sacrifice inutile. Cette parole était une parole impie, une parole païenne. Il n'y a pas de sacrifice inutile pour qui sait unir ce sacrifice au sacrifice rédempteur du Calvaire. »

« Gardez vos âmes de combattants, disait-il encore. Vous n'êtes pas, nous ne sommes pas ici des êtres inutiles, nous pouvons et nous devons continuer de combattre avec d'autres armes. » De ce bon combat, dom Sortais savait donner, tout le premier, un

magnifique exemple. Parfaitement oublieux de lui-même, il se dévouait sans compter au service de ses camarades, ne tenant compte ni de son épuisement physique aggravé par une violente dysenterie, ni de l'absence de nourriture qui le réduisit bien vite à un tel état de maigreur que l'on disait couramment dans le camp : « maigre comme le Père ». C'est dans cet état squelettique qu'il devait nous revenir, après huit mois seulement de captivité. Il est vrai que ces premiers mois furent les plus pénibles au point de vue de nourriture, car c'était le stade d'organisation des camps et d'envois de secours aux prisonniers.

Le titre d'aumônier divisionnaire assimilait dom Sortais aux sanitaires et lui permettait d'être rapatrié avec ces derniers. Quand on lui parla de rapatriement, il eut un moment d'hésitation ; mais, comme il y avait d'autres prêtres dans le camp pour assurer le service religieux quand il serait parti, ceux-ci l'encouragèrent à regagner la France, le chargeant de mille et une commissions pour leurs familles et lui demandant de ne pas manquer de dire aux Français ce que les prisonniers attendaient d'eux. Comme nous le verrons bientôt, dom Sortais ne faillirait pas à sa mission.

Après bien des paperasseries, des visites et des contre-visites, le jour du départ fut enfin fixé. La veille, un officier allemand rassembla ceux qui allaient être rapatriés, afin de leur faire les dernières recommandations. Son discours fut du dernier grotesque. Il dit en substance : « Vous allez regagner la France. Je ne doute pas que vous emportiez un excellent souvenir de l'Allemagne... Surtout, ne dites pas à vos familles que vous étiez ici entourés de fils de fer barbelés... » Durant tout ce beau discours, dom Sortais eut peine à constater qu'un certain nombre avaient perdu l'esprit prisonnier, ne sachant plus rire à la barbe de l'Allemand, comme ils avaient si bien su le faire jusqu'ici, craignant sans doute de voir leur retour en France ajourné *sine die* s'ils ne savaient pas témoigner de quelque respect, voire de quelque platitude envers leurs gardiens... qui ne l'étaient plus que pour un jour. Il s'agissait pour ceux-là de ne pas manquer le rapatriement. Quant à dom Sortais, durant tout le discours de M. l'Officier, il ne se fit pas faute d'éclater de rire aussi bruyamment que possible et de parler avec ses voisins, affectant de ne pas prendre au sérieux du tout les paroles grotesques de l'orateur.

Le voyage de retour s'effectua en chemin de fer. Les 36 dernières heures de train avant d'arriver à la frontière suisse furent particulièrement pénibles, car on avait enfermé les rapatriés dans

des wagons à bestiaux, et on les avait tellement tassés que personne ne pouvait s'asseoir. A l'arrivée à la gare-frontière, près de Constance, un charmant soldat allemand ouvre les wagons et salue gracieusement les officiers français : « Bonjour, Messieurs, je ne doute pas que vous ayez fait un excellent voyage... Si vous voulez me suivre maintenant pour déjeuner... » Les Français prennent alors leurs gamelles et leurs quarts. « Oh ! je vous en prie, Messieurs, laissez cela, Le couvert est prêt »... De fait, on fait entrer les rapatriés dans une salle où le couvert est dressé. Chacun prend place. Derrière chacun des officiers français se tient un soldat allemand qui se précipite pour approcher le pain, verser le vin et veille à ce que personne ne manque de rien. Dom Sortais n'avait pas encore digéré les 36 heures debout en wagons à bestiaux... N'y tenant plus, il fait part tout haut de ses impressions à son voisin, un capitaine pharmacien : « Ils me dégoutent, ces gens-là. — Monsieur l'Aumônier, je ne vous comprends pas. Ces gens-là font ce qu'ils peuvent pour vous être agréables. » « Oui, après nous avoir tenus enfermés pendant 36 heures en wagons à bestiaux... — Eh bien, auriez-vous préféré qu'ils vous traitent mal jusqu'au bout ? — Parfaitement, Monsieur, ç'aurait été plus franc, au moins. »

Cette riposte couronnait dignement l'attitude de fière indépendance adoptée par dom Sortais dès le début de sa captivité.

Si nos autres prisonniers ne se signalèrent pas par un esprit aussi combatif qui était peut-être moins dans leur tempérament, du moins chacun d'eux garda son esprit français et soutint le moral de ses camarades.

Le Père Alphonse, fait prisonnier en Belgique lors de sa grave blessure, n'eut à subir la captivité que dans un hôpital belge jusqu'au moment où son état permit de le rapatrier et de le transférer à l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris. Il demeura un an alité et subit trois opérations. Il supporta tout avec un grand courage et nous revint plein d'entrain au mois de juillet 1941.

Les trois autres prisonniers, Frères Convers, demeurèrent en captivité jusqu'à leur libération par les troupes américaines ou russes. Leurs souffrances auront contribué, elles aussi, au salut de la France, car, pour un Moine, « il n'est pas de sacrifice inutile ».

2° *Pendant l'occupation : activité charitable de Bellefontaine.* — Toujours compatissante aux souffrances d'autrui, l'Abbaye eut l'occasion de déployer toutes les ressources de sa charité, durant

la période particulièrement douloureuse de l'occupation allemande.

Dès juin 1940, Bellefontaine accueillit, dans son hôtellerie, et garda durant un mois une quarantaine de réfugiés français et belges. Puis ce furent des envois de vêtements au Secours National ; et, durant toute l'occupation, des expéditions de colis à toutes sortes de prisonniers connus et inconnus : une moyenne de 300 par mois.

Durant l'année scolaire 1943-1944, une partie du Grand-Séminaire d'Angers — environ 70 personnes — s'installa dans notre Hôtellerie qui se trouvait ainsi pleine à craquer. De nouveaux aménagements étaient prévus pour l'année suivante, mais 1944 était l'année de la Libération, et le Grand Séminaire put rentrer en possession de ses locaux.

Pentecôte 1944. Bombardement de la gare Saint-Laud, à Angers. Le Couvent des Capucins est rasé. Nous offrons asile à ces religieux qui viennent habiter au Monastère pendant plusieurs mois.

3° *Bellefontaine et les occupants.* — A. — Conversations. — Discours. — Ecrits : A peine rentré de captivité, dom Sortais eut vite fait de témoigner qu'il ne gardait aucune gratitude envers les Allemands qui l'avaient rapatrié, conformément, d'ailleurs, à la Convention de Genève, et avec un retard considérable.

Quelques jours après son arrivée à Bellefontaine, le R. P. Abbé dut aller à la Kommandantur de Cholet pour certaines formalités. Ses camarades l'avaient en effet chargé d'argent à envoyer à leurs familles qui étaient en zone libre.

Le Commandant le reçut courtoisement et le fit asseoir. Il lui donna tous les renseignements dont il avait besoin, lui indiquant plusieurs démarches à faire dans différents bureaux. L'entretien fut interrompu durant une minute par l'entrée d'une personne de service qui parla en allemand au Commandant.

Lorsque la conversation reprit, le Commandant remarqua que le visage de son interlocuteur s'était assombri entre temps et il lui en demanda aimablement la raison. « Vous n'avez l'air tout triste ? — Oui, je suis triste. — Pourrais-je savoir pourquoi ? « Je suis triste d'abord parce que je suis ici dans la maison d'un ami chez qui j'avais eu le plaisir de déjeuner avant la guerre. Vous avouerez qu'il est pénible de voir la maison d'un de ses amis occupée. — Oui, oui, je comprends. — Mais il y a autre chose qui me rend encore plus triste : ce sont ces deux casques de chaque côté du portrait d'Hitler. » (Le Révérend Père, durant la courte interruption de l'entretien, avait jeté en effet un coup

d'œil circulaire sur la pièce et avait vu sur la cheminée le portrait d'Hitler encadré de deux casques français. Il ne partirait pas sans en avoir clamé son indignation.) « Oui, fit le Commandant, ce sont deux casques que j'ai trouvés abandonnés. — Vous voulez sans doute dire, Monsieur, que les Français ont fui lâchement devant vous. Eh bien, sachez que personnellement j'étais Aumônier de la 25^e Division d'Infanterie Motorisée qui a reçu les honneurs de la guerre de votre général von Reichnau à Lille, avant d'être emmenée en captivité. » — « D'abord, moi, je suis pour la collaboration », dit alors le Commandant, qui ne savait comment échapper à l'emprise de son contradicteur et qui semblait tenir à s'en tirer courtoisement. « Précisément, Monsieur, si vous êtes pour la collaboration, enlevez-moi ces deux casques tout de suite. Leur vue à un tel endroit est de nature à indisposer la population cholétaise à votre égard. Est-ce que vous auriez été content, vous, Monsieur, si, en 1918, alors que vous étiez vaincus, les Français qui occupaient l'Allemagne avaient usé de tels procédés à votre égard?... » De plus en plus embarrassé, le Commandant, ne trouvant jamais de réplique aux affirmations audacieuses de ce visiteur qui se posait décidément en adversaire résolu, chercha encore un terrain d'entente : « Vous m'avez dit tout à l'heure, Monsieur, que vous aviez été prisonnier en Allemagne ? — Oui, Monsieur. — Eh bien, je suis sûr que vous avez été bien nourri et bien traité en Allemagne. — Non, Monsieur, j'ai le regret de vous dire que j'ai été fort mal nourri et pas bien traité en Allemagne. »

Fatigué de se voir toujours battu, l'officier allemand décida d'en finir, mais toujours courtoisement. « Monsieur, je vous ai indiqué tout à l'heure les différents bureaux où il vous fallait aller. Eh bien, Monsieur, je vous dispense de toutes ces formalités. Vous allez passer chez ma secrétaire qui va faire elle-même toutes les formalités, et vous n'aurez même pas besoin de revenir. Je vous enverrai la réponse par un planton à domicile... » Sans doute, le Commandant était-il heureux d'avoir trouvé le moyen de se défaire de ce visiteur importun et surtout de l'empêcher de revenir. Dom Sortais passa donc dans le bureau de la secrétaire qui, peut-être, mise au courant, reprit la question du Commandant : « Vous avez été prisonnier en Allemagne, Monsieur ? — Oui, Madame. — N'est-ce pas que vous avez été bien nourri et bien traité en Allemagne ? — Non, Madame, j'ai dit au Commandant et je vous répète que j'ai été mal nourri et mal traité en Allemagne. » Décidément, rien ne pouvait désarmer le Révérend Père.

Quelque temps plus tard, dom Sortais dut retourner à la Kom-

mandantur pour une autre affaire. Lorsqu'il se présenta de nouveau au Commandant, celui-ci dut se dire : « Encore lui... » Le brave Commandant n'avait cependant rien à... redouter cette fois, car il était en règle : les deux casques français avaient disparu.

Mais l'attitude agressive de dom Sortais ne se manifesta pas seulement dans des entretiens intimes comme celui que nous venons de rapporter. Elle s'affirma résolument du haut de la chaire. L'ancien prisonnier de l'Oflag II D n'avait pas oublié en effet la promesse qu'il avait faite à ses camarades avant de les quitter, de dire aux Français ce que les prisonniers attendaient d'eux. C'est pour répondre à cette mission de confiance que dom Sortais fit entendre sa voix du haut de 74 chaires, dont 66 en Maine-et-Loire.

Son discours était d'ailleurs toujours le même. Il faisait sienne la doctrine du Cardinal Mercier. Il redisait après le vaillant Prince de l'Eglise : « Le pouvoir occupant n'est pas une autorité légitime ; et, dès lors, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance. » Et avec quelle vigueur, dom Sortais commentait cette doctrine. Il appelait l'Allemagne « un peuple de proie ». Il dénonçait le pouvoir occupant comme l'usurpateur étranger qui était entré chez nous en passant sur le corps de nos frères. A ce pouvoir, vous ne devez *rien*, concluait-il avec force.

Rien n'effarouchait son audace dans cette mission dangereuse qu'il avait assumée. Un dimanche (c'était toujours le dimanche, à la Messe paroissiale qu'il donnait son discours), il venait d'arriver dans une paroisse de Maine-et-Loire, où le Curé l'avait invité. Juste avant la cérémonie, M. le Curé, un peu affolé, vient dire au R. P. Abbé : « Faites attention à ce que vous allez dire, mon Révérend Père, il y a des Allemands dans l'assistance. » « Raison de plus pour que je dise ce que je pense d'eux. », riposta crânement dom Sortais qui, de fait, ne changea rien à son discours habituel.

Mais les limites du diocèse d'Angers étaient trop étroites pour son zèle et son ardeur patriotiques. Il alla donc porter la bonne parole dans d'autres départements : Deux-Sèvres, Vendée, et même jusqu'à Paris.

Comme on pouvait s'y attendre, une telle audace ne pouvait manquer d'éveiller l'inquiétude dans les milieux allemands et en particulier chez les hommes de la Gestapo. De fait, à la suite d'un discours prononcé aux Sables-d'Olonne, une enquête fut ouverte contre dom Sortais qui en fut immédiatement informé. Grâce à l'habileté d'amis qu'il avait sur les lieux, cette enquête,

d'abord laissée en sommeil, puis reprise, fut définitivement abandonnée.

L'église de Saint-Antoine-des-Quinze-Vingts, à Paris, entendit au moins deux fois sa parole. Il faut avouer que la seconde fois surtout, il se départit de toutes les lois de la prudence. C'était après le débarquement allié en Afrique du Nord, alors que nos jeunes de 20 ans étaient traqués pour partir en Allemagne au S. T. O. Le R. P. Abbé ne crut pas mieux faire que de donner à ces jeunes les consignes du moment. Il leur proposa plusieurs solutions possibles, partant de ce principe qu'avant tout il fallait servir la France, où que l'on puisse se trouver. L'essentiel était de rester ou d'aller là où l'on croyait pouvoir mieux servir la France suivant les conditions de chacun. Tel pouvait donc songer à répondre à l'appel du S. T. O., non pour servir l'Allemagne qui n'avait aucun droit au service des Français, mais au contraire pour combattre l'influence nazie en Allemagne ; tel autre ferait mieux de se soustraire à ce même S. T. O., parce que, se sachant plus utile au pays en demeurant en France ; tel autre enfin, pouvait parfaitement prendre ses dispositions pour passer en Afrique du Nord rejoindre les troupes françaises qui luttèrent pour bouter l'ennemi hors de l'Empire, en attendant de libérer la Métropole elle-même.

Ce langage, pour le moins audacieux, ne fut pas du goût de tout le monde ; et, bientôt, le R. P. Abbé reçut une lettre pleine de menaces du Directeur d'un grand quotidien collaborateur de Paris, Georges Suarez, directeur du journal *Aujourd'hui*. Sans aucun ménagement, l'auteur de la lettre reprochait vivement à dom Sortais « les propos infâmes qu'il avait tenus dans l'église de Saint-Antoine-des-Quinze-Vingts, et le menaçait, en cas de récurrence, de le citer dans les colonnes de son journal. Dom Sortais n'eut pas cet honneur, car il n'eut jamais l'occasion ensuite de reprendre la parole à Paris.

Faut-il ajouter que le R. P. Abbé ne se contenta pas de répandre sa doctrine (qui n'était autre d'ailleurs que la doctrine de l'Eglise) par la parole, mais qu'il voulut la consigner par écrit dans une petite brochure destinée à être répandue à profusion. Le R. P. Rimaud, rédacteur aux *Etudes*, avait bien voulu donner son *nihil obstat* et Mgr Beaussart son *imprimatur*.

Il ne dépendit pas de dom Sortais (pas plus que de Mgr Beaussart et du R. P. Rimaud) que la brochure ne vit le jour. Par suite de circonstances providentielles en effet, l'ouvrage ne parut pas. Nous disons : circonstances *providentielles*, car nul doute que dom

Sortais eût été déporté (et sans doute avec lui Mgr Beaussart et le R. P. Rimaud), dès la publication de cette œuvre qui contenait des « énormités », dont nous nous plaignons à donner quelques échantillons.

Il citait par exemple ces textes du Père Yves de la Brière qu'il faisait siens, textes qui étaient alors d'une brûlante actualité :

« Considérée en elle-même, la victoire est simplement un état de fait, une prépondérance de force et de succès, qui n'est apte à engendrer absolument aucun droit...

« Si le vainqueur est le belligérant coupable et injuste, les avantages qu'il retirera du traité de paix seront aussi contraires à la morale et au droit que la guerre injuste dont il demeure responsable. Les profits d'un voleur et d'un assassin ne deviennent pas conformes à la morale et au droit pour la simple raison que le criminel a pu conduire son entreprise avec plein succès, et qu'il a pu échapper aux répressions de la justice humaine. »

On goûtera très particulièrement les expressions « voleur et assassin » qui, certes, n'auraient pas été du goût de ces MM. les occupants qui s'y seraient peut-être reconnus...

Dom Sortais citait encore du même auteur :

« Le traité de paix sera immoral et injuste s'il consacre la victoire du belligérant coupable et injuste... Ce traité immoral et injuste n'imposera, par lui-même, aucune obligation authentique à la conscience des vaincus... Pas plus pour les nations que pour les particuliers, un précepte injuste, une loi injuste, un traité injuste, dès lors que l'injustice est flagrante, ne peut engendrer une obligation morale. »

B. L'occupation de l'Abbaye : Longtemps l'Abbaye, isolée dans la campagne, eut l'avantage de ne pas voir les occupants dans ses murs, alors que certains de nos Monastères ont subi une occupation de plus en plus envahissante et tracassière durant des mois, des années, voire de 1940 à 1944 ; nous n'avons vu arriver les Allemands chez nous qu'en l'été 1942 pour les voir repartir au moment du débarquement allié en Afrique du Nord au début de novembre de la même année.

De courte durée, l'occupation de Bellefontaine fut aussi peu troublante qu'on eût pu le souhaiter. Les Allemands furent non seulement corrects, mais... souples, dociles, obéissants à... toutes les consignes de dom Sortais, car, là comme ailleurs, le R. P. Abbé sut imposer ses volontés.

Dès qu'on sut la nouvelle de l'arrivée des Allemands, tous les

moines se mirent en devoir d'enlever tout le mobilier de l'Hôtel-lerie où l'occupant devait s'installer. Il fut décidé qu'on ne leur laisserait par chambre qu'un lit et une chaise.

Cependant, lorsqu'ils arrivèrent, le déménagement n'était pas encore totalement terminé. Des religieux descendaient encore du mobilier. Loin de s'en trouver gêné, dom Sortais dit aux Allemands : « Voyez-vous, je fais enlever tout ce qui pourrait vous embarrasser, car je tiens à ce que vous soyez bien à votre aise ici et que rien ne vous gêne ! »

De même, dans les chambres, il restait encore des draps à certains lits ; et, le plus naturellement du monde, le R. P. Abbé fit remarquer aux Allemands qu'il allait enlever ces draps, car ils pourraient les salir « avec leurs pieds sales ». Il ajouta : « Je suis le Führer ici... Nous sommes ici pour vivre côte à côte pendant un certain temps. Mieux vaut s'entendre, n'est-ce pas ? Si donc vous voulez venir avec moi, nous pourrions fixer une ligne de démarcation pour que chacun puisse vivre comme chez soi. » Ainsi fut fait. Le R. P. Abbé leur montra la ligne de démarcation qu'il avait lui-même établie et qui fut acceptée. Il obtint également que ce serait toujours les Moines qui garderaient la porte et que celle-ci demeurerait habituellement fermée. Il fut convenu enfin que nous pourrions continuer à sonner les cloches, même la nuit, mais pas longtemps chaque fois.

Le Révérend Père prenait ainsi ses précautions, profitant de la cruelle expérience de certains de nos Monastères occupés où les Allemands pénétraient dans les ateliers, emportant ce que bon leur semblait, où la porte d'entrée était aux mains des Allemands qui laissaient pénétrer les femmes dans la clôture, où enfin les cloches avaient dû se taire complètement. Notons en passant qu'à Bellefontaine le bourdon restait volontairement muet depuis le début de l'occupation en signe de deuil.

Le R. P. Abbé nomma en outre un religieux « ministre des affaires étrangères », chargé de la surveillance des occupants et de la fidèle exécution des clauses convenues. Ce religieux était ancien officier de marine. Dès le premier contact, il fit sa déclaration de principe aux Allemands : « En qualité d'officier de marine, j'ai eu beaucoup de rapports avec les Anglais. Ils peuvent avoir leurs défauts. Mais je leur ai toujours reconnu une grande qualité. Je les ai toujours trouvés corrects, « gentlemen ». Alors, pendant le temps que nous allons vivre ensemble, j'aurai occasion de me rendre compte si vous aussi vous savez être corrects, « gentlemen » comme les Anglais. »

Dès lors, le Père ne leur passa rien, se plaignant dès qu'il y avait la moindre chose. Deux fois seulement la ligne de démarcation fut violée par l'un ou l'autre soldat allemand. Immédiatement, plainte fut portée à l'autorité et le délinquant ne recommença pas.

Avec un tel système, les occupants de l'Abbaye ne s'y plurent pas du tout. Ils enviaient leurs camarades plus fortunés qui résidaient dans le bourg de Bégrolles, où l'on pouvait circuler librement et où l'on se trouvait à proximité de cafés pour étancher sa soif. Aussi nous a-t-on rapporté que les soldats allemands se plaignaient de la situation qu'on leur faisait au « château » comme ils disaient. « C'est trop fort, déclaraient-ils, toute l'Europe est à nous. Il n'y a qu'à Bellefontaine qu'on ne peut pas aller où l'on veut. » C'est peut-être la raison pour laquelle nos occupants nous quittèrent avant même que prit fin l'occupation du bourg de Bégrolles.

4° *Activité clandestine.* — « Gardez vos âmes de combattants, avait dit dom Sortais, à ses camarades prisonniers... Nous pouvons et nous devons continuer de combattre avec d'autres armes. » Nous avons vu comment, en captivité et depuis, dom Sortais avait lui-même pratiqué ce qu'il enseignait. Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que de son activité au grand jour. Il nous reste à parler de l'activité clandestine de dom Sortais et de l'Abbaye de Bellefontaine, car, dans une période d'esclavage comme celle qui s'est écoulée en France de 1940 à 1944, si audacieux que l'on soit, il est des choses qui ne se peuvent faire que sous le manteau, sous peine de tout compromettre.

Comme il se doit, Bellefontaine devait être un refuge de réfractaires du S. T. O. Certains étaient des Trappistes venus d'autres Abbayes ; la plupart étaient de simples paysans ou ouvriers venus des environs demander du travail au Monastère pour tout le temps que durerait leur situation irrégulière, c'est-à-dire jusqu'à la Libération.

On avait convenu d'un signal d'alerte en cas de descente de la Gestapo au Monastère. Bien que celle-ci n'eût jamais la malencontreuse idée de venir perquisitionner chez nous, le signal d'alarme fut donné un jour où l'on sut que les sinistres hommes d'Hitler étaient à Bégrolles pour opérer une arrestation.

Il aurait pu être dangereux d'avoir ces réfractaires, mais la chose devint bientôt si courante dans nos campagnes que c'est là un fait peu digne d'arrêter notre attention.

Chose beaucoup plus compromettante, on hébergea un certain

nombre de personnes recherchées par la Gestapo ou échappées de ses griffes.

Citons le Père Kuentz, religieux de la Grande-Trappe, Alsacien d'origine, porté déserteur de l'armée allemande, et qui devait rester quinze mois en notre Abbaye.

M. l'abbé Fèvre, Curé de Dourdan (Seine-et-Oise), officier, fait prisonnier en 1940, évadé de Königsberg (Prusse Orientale), organisateur de la Résistance dans sa paroisse. Quand il nous arriva un certain soir en civil, il venait d'échapper le matin même aux mitraillettes allemandes en sautant dans la voiture d'un de ses paroissiens.

Le R. P. Hitter, jésuite, Directeur de l'Ecole Apostolique de Poitiers, qui venait de passer treize jours dans les geôles allemandes et était recherché de nouveau, puisque pendant les mois qu'il passa à l'Abbaye, la Gestapo se présenta jusqu'à huit fois à son domicile pour le demander.

M. Schwing, protestant alsacien, incarcéré à la prison de Rennes et évadé du train qui « l'évacuait » en Allemagne.

M. Pionneau et un compagnon, survivants de l'affaire de Roussay (Maine-et-Loire).

M. l'abbé André, alors vicaire à Notre-Dame de Cholet, gravement compromis dans une affaire de maquis.

D'autres encore...

Outre des personnes, le Monastère recéla des ... trésors. Cinq tonnes de chocolat nous furent confiées par l'Intendance d'Angers au moment des bombardements de cette ville. Cette précieuse denrée fut distribuée aux enfants de la ville de Cholet en un moment critique pour le ravitaillement.

Un beau jour, une Commission de neuf médecins arriva au Monastère où elle mura dans nos caves le dépôt de radium du Centre anticancéreux de Nantes, afin de le soustraire aux occupants.

Il est douloureux de dire que toute cette belle activité si française trouva des dénonciateurs tant auprès des autorités choletaises qu'aux bureaux de la Gestapo d'Angers.

Pour Cholet, tout se passa bien, malgré deux dénonciations, nullement calomnieuses d'ailleurs, qui faisaient connaître, la première au Sous-Préfet, la seconde au Commissaire de Police, dans le plus menu détail, tout ce que nous cachions à Bellefontaine. Le Sous-Préfet, avec qui le R. P. Abbé s'entendait bien, laissa tomber l'affaire, et, à plus forte raison, le Commissaire de Police en fit-il autant, étant lui-même Chef de la Résistance à Cholet.

Pour Angers, il aurait pu en aller tout autrement. Mais la Providence veillait. Un dossier très complet et très exact était au point sur le compte de dom Sortais. Il allait être infailliblement déporté, lorsque... des mains mystérieuses firent disparaître des Bureaux de la Gestapo le dossier si compromettant. Un homme de la Résistance de Nantes apprit par la suite à dom Sortais qu'il devait son salut à des résistants qui avaient ainsi subtilisé, juste à point, le document qui était « accablant » de l'aveu même de ce Monsieur qui en avait pris connaissance.

La Libération approchait. On était à l'été 1944. Les Américains étaient à Angers, mais Cholet n'était toujours pas libéré. Un certain soir, alors qu'aucune voiture n'était plus admise à circuler dans la région, sauf les voitures allemandes et celles de la police française, une auto stoppe devant le Monastère. Trois personnes en descendent, demandant à pénétrer avec la voiture dans la clôture. Le Frère Portier fait des difficultés, ne sachant à qui il a affaire. Le R. P. Abbé est absent. Le Portier en réfère au Père Secrétaire qui, avec le R. P. Abbé, est seul au courant. La voiture entre donc. Aussi secrètement que l'on peut, on sort de la voiture des « bardas » de 60 kilos chacun. Il y en a 5. Bien vite, on les monte dans la chambre prévue à cet effet.

Une fois cette opération terminée, le chauffeur de la voiture, agent de police de Cholet, dit au Père Secrétaire : « Et maintenant, je vais vous chercher les gâs. » Une demi-heure après, la voiture est de retour. Il en sort 6 personnes. Cette fois, le chauffeur est un inspecteur de police de Cholet. Les « gâs » en question sont cinq parachutistes qui opèrent depuis quelques jours dans la région, mais qui n'étaient plus en sécurité là où ils avaient élu domicile.

Ils viennent donc chez nous où nous les accueillons chaleureusement pour autant de temps qu'ils voudront. Pratiquement, ils ne resteront que quelques jours, devant être appelés bientôt ailleurs.

Durant son court séjour parmi nous, cette sympathique petite troupe (« Jeannette 74 ») ne resta pas oisive. Plusieurs fois l'un ou l'autre de ces gâs s'en alla furtivement, à la nuit tombante, pour faire sauter la voie ferrée sur laquelle devaient passer des trains portant des pièces de marine récupérées par les Allemands sur le « mur de l'Atlantique » et qu'ils voulaient pointer maintenant sur Angers libéré.

A peu près dans le même temps, on vit un jour apparaître deux personnages mystérieux arrivant en moto. Ils s'entretenirent longuement avec le R. P. Abbé. L'un d'eux était de Cholet et l'autre

venait directement d'Angers d'où les nouvelles autorités l'envoyaient en vue de former le Comité de Libération de l'arrondissement de Cholet. Ces Messieurs venaient donc pressentir dom Sortais, le priant d'accepter de siéger à ce Comité de Libération. Le R. P. Abbé accepta. Dans les jours qui suivirent, il se rendit à ce Comité déjà formé ou en voie de formation dans l'ombre. Les séances avaient lieu au Commissariat de Police et se passaient à la barbe des Allemands qui n'en voyaient rien.

Enfin sonna le jour tant attendu de la Libération, le 31 août 1944. Une voiture de police vint chercher le R. P. Abbé qui siégea pendant plusieurs jours presque en permanence au Comité de Libération pour régler les nombreuses questions qui se posaient en un tel moment.

Quelques jours plus tard, la Ville fêta officiellement sa délivrance. Le Préfet d'Angers était là, Au nom du Comité de Libération, dom Sortais parla à la foule massée sur la place Travot, appelant ses auditeurs à l'union dans la justice et la charité.

C'est ainsi que finit en apothéose pour dom Sortais et l'Abbaye de Bellefontaine dont il est le Père, le glorieux combat inauguré en août 1939 à l'appel de la Patrie.

APPENDICE. — Avant de clore ce compte-rendu, on nous permettra de dire un mot du rôle joué dans cette guerre par plusieurs religieux de l'Abbaye qui ne sont entrés chez nous que depuis la guerre. Puisque ces hommes sont nôtres maintenant, leurs faits d'armes nous appartiennent nécessairement et entrent dans le patrimoine de vertus et de gloire qui constitue la principale richesse de l'Abbaye.

Parmi ces nouveaux venus, nous comptons 5 anciens prisonniers. Une simple mention pour deux d'entre eux :

Sergent Félicien Bariteau, prêtre, prisonnier au stalag X B du 16 mai 1940 au 28 mai 1945, à Sanbostel, au nord du Hanovre. S'est offert comme aumônier volontaire des déportés politiques atteints de typhus, dysenterie, etc., refoulés au nombre de 7.000 à 8.000 dans le stalag X B en avril 1945. A contracté le typhus au bout de trois semaines et est resté lui-même malade durant ce même laps de temps.

Lieutenant Jean de Chaisne de Bourmont, du 25^e G. R. D. I., prisonnier du 18 juin 1940 au 23 avril 1945. Croix de guerre. Cité à l'ordre de la Division pour nombreuses liaisons effectuées sous le feu de l'ennemi.

Citons en outre un jeune, non-mobilisable en 1939, Jean Bonne-

font, actuellement sergent, engagé volontaire en 1941 à Alger où il avait réussi à se rendre, avec de faux papiers, de la France occupée. Il fit la campagne d'Alsace, Allemagne, Autriche en 1944-1945. Blessé en Alsace et cité à l'ordre du régiment. Voici le texte de cette citation :

« N° 48, 16 décembre 1944 : observateur remarquable de courage et de sang-froid. Posté en haut d'une grange lors de l'attaque de Chavanatte le 22 novembre, a tenu sous un barrage extrêmement violent. A fourni des renseignements précieux pour le déclenchement des tirs d'artillerie. »

Enfin, nous ne saurions mieux clore ces pages qu'en évoquant deux belles figures de deux vétérans et cependant nouveaux venus, eux aussi, au Monastère :

Félix Vannier, chef de Bataillon honoraire, commandant le Bataillon régional d'Arras de septembre 1939 à février 1940. Commandant de la Chefferie du Génie de Paris-Sud de février à juin 1940. Fait prisonnier à Royan et libéré « par erreur » (!) avec tout le camp de S. Jean d'Angély où il était interné. Officier de la Légion d'honneur, 5 citations et 1 blessure pendant la guerre 1914-1918.

Joachim du Plessis de Grenedan, lieutenant-colonel honoraire, 7 citations dont 2 avec palmes en 1914-1918, commandeur de la Légion d'honneur. C'est le père de l'héroïque Jean du Plessis, commandant du *Dixmude*. Entré à Bellefontaine en juillet 1944. Il vient d'être ordonné prêtre le 8 décembre 1946, à l'âge de 76 ans passés.

Sur 72 membres qui composent aujourd'hui la Communauté, l'Abbaye compte 45 anciens combattants.

En visitant le Monastère, on peut voir, dans le cloître, un grand Christ dans les bras duquel on a glissé discrètement un drapeau de la France. Cela symbolise tout l'idéal réalisé en ces années tragiques par l'Abbaye de Bellefontaine :

DIEU et PATRIE.

LE COUVENT DE MELUN.

(CLERCS RÉGULIERS DE SAINT-PAUL OU BARNABITES.)

Les Barnabites nous ont envoyé, sur la Résistance à Melun, cet intéressant récit que nous publions intégralement :

On nous demande de relater les faits dignes d'intérêt qui se sont passés dans notre maison de Melun au cours de la guerre. C'est chose bien facile et bien délicate à la fois. Facile parce que notre

couvent, comme la plupart des couvents français, fut la maison des malheureux ; délicat, car nous voudrions taire les noms de ceux qui nous immiscèrent dans le service « Résistance » et de ceux qui en bénéficièrent. Pour être clair et bref, partageons la question en deux points : activité des Pères au cours de la guerre et activité des Pères à la Libération.

1° AU COURS DE LA GUERRE. — *Le service de fausses cartes.* — Notre maison de Melun comptait trois Pères : le Supérieur, un plus jeune s'occupant directement des enfants et un troisième larron qui était rentré de captivité à l'aide de faux papiers au titre d'ainé de famille alors qu'en réalité il était le huitième d'une famille de 15 enfants.

Leur travail — outre la formation spirituelle des enfants de chez nous — consistait dans la prédication dans les paroisses du Nord de Melun et aussi dans le remplacement des curés de la région, retenus prisonniers en Allemagne. Mêlés ainsi à la masse ouvrière et paysanne de cette région, ils expérimentèrent très vite la misère de ces jeunes gens et hommes à la merci des réquisitions allemandes et de l'envoi au travail forcé. Ils désirèrent bientôt rendre les services qu'en de telles circonstances la simple charité leur commandait. Mais... car il y a un mais, mais il fallait pouvoir le faire. Une occasion providentielle allait être bientôt fournie. Le Supérieur avait connu autrefois un jeune homme alors chef-scout et maintenant marié. Or un jour, par hasard, celui-ci vint le trouver et lui proposa une rencontre avec un chef de la Résistance de Paris. Rendez-vous fut pris chez l'épicière de notre maison où les deux compères devaient se présenter pour faire un achat anodin d'allumettes et porteurs d'un journal déterminé. La rencontre eut lieu. Les Pères étaient à même de dépanner, suivant l'expression consacrée, les malheureux condamnés à partir en Allemagne. Combien de fausses cartes furent faites ? il est difficile de le dire, car la prudence nous interdisait de tenir une comptabilité. Mais, sans craindre de nous tromper, nous pouvons assurer avoir fourni 500 fausses cartes d'identité et autant de certificats de travail. Nous rendions ainsi service à nos Pères de la banlieue parisienne et surtout à de nombreux habitants des paroisses que nous visitions.

Les faux tickets. — Il nous a été donné aussi de rendre service à la Résistance en donnant les éléments nécessaires pour faire une attaque de mairie : plan des lieux, heure de distribution, accord

préalable avec la gendarmerie qui s'engageait à ne pas intervenir. C'est ainsi que se produisit l'attaque de la mairie de V... et le lendemain il était particulièrement savoureux, pour qui savait, de voir le Curé du pays (un de nos Pères) allant prendre des nouvelles et se faisant raconter l'exploit par le Garde Champêtre qui ajoutait : « Ah ! si je tenais ces voyous qui ont monté ce coup ! »... Le Père riait à belles dents et s'indignait avec ce brave homme.

Le service des prisons. — Depuis l'arrestation du vicaire de la paroisse, et sa déportation en Allemagne, c'était également un de nos Pères qui s'occupait de la maison d'arrêt où se trouvaient, mêlés aux détenus de droit commun, de vrais résistants. C'était pour lui l'occasion de tirer d'affaire ces braves gens ou du moins de minimiser leurs risques. C'est ainsi que grâce à l'aumônier et à l'administration bienveillante d'alors, il apprit un jour par une brave dame, une juive à qui nous avons fourni de faux papiers, que sous le tapis de son salon se trouvaient trois parachutes et dans un coin de sa salle à manger des papiers compromettants. La nouvelle transmise à qui de droit aboutit la nuit même à l'effraction de la maison et à l'enlèvement de ces parachutes et papiers qui contenaient la liste de plus de 50 personnes qui avaient eu de faux papiers par cet intermédiaire.

Un coup de maître avait été même décidé : l'évasion des prisonniers de la prison et leur envoi dans un maquis de l'Yonne. Deux gardiens, ex-douaniers, étaient entièrement d'accord. Tout était prêt. Hélas... une femme qui était des évadés de la nuit eut la langue trop longue. Le complot arriva aux oreilles d'un membre du Parquet qui fit appeler le Père. Et tout s'arrêta là.

2° AU COURS DE LA LIBÉRATION. — Les services de ravitaillement étaient arrêtés depuis déjà quelques jours quand, à la demande de mamans éplorées, les Pères entreprirent de ravitailler en lait les enfants du quartier. Une moyenne de 125 litres par jour furent ainsi amenés en bicyclette, remorqués de la campagne et distribués chez nous... Mais la bataille semblait devoir atteindre son point culminant et il devenait évidemment dangereux de circuler. Les Pères se mirent en quête de lait condensé qu'ils trouvèrent dans une pharmacie de Melun. A leur retour, ils furent arrêtés par un groupe d'hommes qui regardaient sur l'autre rive de la Seine une pancarte dressée, sur laquelle on lisait : « Y a-t-il beaucoup d'Allemands en ville ? » Manifestement, il fallait répondre. Ce fut vite fait. Un panneau servant à l'affichage du ravitaillement fut enlevé

par le P. R... et porté jusqu'à 20 mètres de la rive de la Seine. La réponse en gros caractères était celle-ci : 200 à 300 dans les caves de la berge. Epargnez Melun !... Mais le Père E... remontant au couvent avec sa charge de lait fut arrêté par une patrouille allemande qui lui demanda la route de la Seine. Elle lui fut indiquée... mais pas celle qu'ils voulaient. Ainsi, grâce à un jeune homme qui passait, le Père R... put être averti du danger qu'il courait... Furieux, le Père dit alors au jeune homme : « Ah, si je savais nager... » Et la réponse ne se fit pas attendre : « Père, moi je sais nager... » Deux heures plus tard, le gaillard, un Normand, sacristain de l'église Saint-Aspais, était sur l'autre rive ; il entrait en communication avec l'Etat-Major américain et lui donnait les renseignements voulus : effectifs allemands dans la ville, emplacement des batteries, invitation à passer la Seine entre Paris et Melun. Ce qui fut fait le lendemain matin sans dommage pour personne.

Ce jour, 25 août, nos Pères, les Pères R... et B..., partis de grand matin à la recherche de lait, n'étaient toujours pas rentrés à midi. Leur confrère, le Père E... inquiet, partit aussitôt de Melun libérée vers la campagne encore occupée et où se préparaient, semblait-il, les combats, à la recherche de ses confrères, qu'il retrouva vers 2 heures, à son retour au couvent : mais ces allées et venues leur avaient permis de connaître bien des choses qu'ils transmirent à l'officier américain. Ils furent appelés successivement et invités, sans qu'ils le sachent, à pointer leurs dires sur une carte... Et alors, en leur présence, on confronta leurs dires qui s'avérèrent identiques. Après avoir frôlé la mort de la part des Allemands qui, plus d'une fois au cours de cette dernière randonnée vraiment tragique à travers champs et ruisseaux, leur avaient délicatement placé sur la poitrine le canon de leur mitrailleuse, ils étaient à la merci d'un changement dans les emplacements de troupe et de matériel survenu entre leurs passages successifs aux mêmes endroits pour être traités comme de vulgaires espions.

Voilà en toute simplicité le travail de nos Pères de Melun. Ils ont fait ce que tout bon Français a fait : aimer leurs frères dans la détresse et aimer leur patrie.

Mais les journaux, moins discrets, n'ont pas voulu taire le nom des Religieux Barnabites.

C'est ainsi que *La Marseillaise de Seine-et-Marne* écrivait le 6 mars 1945 :

Les Révérends Pères Barnabites ont fait leur devoir de résistants avec courage et modestie.

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs l'action toute de dévouement et de désintéressement, qu'ont menée sous l'occupation et pendant la libération, les Révérends Pères Barnabites de la rue du Palais-de-Justice de Melun.

Ils comptent bien parmi ceux qui ont servi la véritable cause française.

Ce sont trois Révérends Pères de l'école apostolique St-Paul, trois hommes qui ont fait leur devoir avec abnégation et charité.

Le Révérend Père Supérieur, Raphaël Dalle, aidé par les Pères Eugène Dalle et Albert Balcaen, ont, pendant les opérations de libération, travaillé sans relâche au ravitaillement des sinistrés.

Mais laissons plutôt parler le père Dalle :

— Nous nous sommes, au cours des opérations de libération, plus spécialement occupés du ravitaillement de la population.

— Des gens se plaignaient du manque de lait ; nous sommes partis à bicyclette vers Champeaux et autres petits pays. En quatre jours, nous en avons ramené 600 litres. Le vendredi, notre retour fut des plus mouvementés. Arrêtés par les Allemands, nous avons quand même pu nous échapper en leur laissant une bicyclette. Partis à 7 heures, nous sommes rentrés à 11 heures.

— C'était risqué, car les Boches, à ce moment, n'étaient pas des plus commodes ?

— Bah ! Nos brassards de la Croix-Rouge nous étaient d'un grand secours.

— Est-ce vrai que vous avez également distribué de la viande ?

— Mais oui, 1 veau que nous avons trouvé blessé près de Vaux-le-Vicomte et 4 moutons nous ont permis de distribuer de la viande à des centaines de sinistrés. Et puis, 200 kilos de farine, 250 kilos de sucre, des centaines de kilos de pommes de terre, glanées dans les communes avoisinantes, ont fait bien plaisir à ceux qui n'avaient plus rien.

Un témoin du partage devait d'ailleurs nous dire : « Tous ceux qui se présentaient avaient leur part. »

Certains nous ont remercié, poursuit le R. P. Dalle, et d'autres ont été dire que nous faisions du marché noir.

Et tout en parlant, il sourit, et, philosophe, a un haussement d'épaules.

Des collectes. — Après le bombardement incendiaire qui fit tant

de ravages, nous avons organisé une collecte de vaisselle, ustensiles de cuisine, vêtements, chaussures, et aussi d'argent. Les communes de Verneuil-l'Étang, Beauvoir, Argentières, qui nous ont fourni toutes ces choses, nous ont fait également parvenir 20.000 fr.

Voilà un beau geste d'entr'aide dont chacun doit se souvenir.

Des réunions clandestines. — Mais ces actions qui relèvent plutôt de la bienfaisance, de l'entr'aide spontanée de personnes charitables à qui la peine ne compte pas, ces actions ne sont pas les seules à l'actif des Révérends Pères Barnabites, qui ont pris une part active à la Résistance.

— Nous avons fourni des papiers à 297 réfractaires, nous dit encore le R. P. Dalle, et nous organisons des réunions dans notre parc, en corrélation avec M. Meurgey, notre chef de groupe.

— N'avez-vous jamais été dénoncé ?

— Si, répond-il en riant, deux fois.

La première alerte suivait de quatre jours l'arrestation de l'abbé Lhuillier ; « filé » pendant quatre jours, j'ai dû quitter Melun pour me réfugier à Verneuil-l'Étang où je suis curé.

A la deuxième dénonciation, je dus passer devant un lieutenant allemand qui me questionna. Mais j'ai pu me libérer assez facilement.

Ce n'est pas tout ; le 24 août, alors que les F.F.I. de Melun-Nord cherchaient à se mettre en rapport avec les Américains qui étaient déjà dans l'île, c'est encore le R. P. Dalle qui fit l'impossible pour donner des renseignements par télégraphe optique.

Voici donc résumée l'action des vaillants et généreux Pères Barnabites.

Ils ont su faire le bien simplement.

Ils ont su résister à l'occupant, en considérant cette résistance pour un devoir.

Le danger ?

Si vous leur dites ce qu'ils risquaient, ils vous répondront :

— Mais non, il y a quatre sorties à notre parc.

Jacques REMAUD.

Jacques Meurgey, chef du groupe de Résistance dont faisaient partie les Barnabites de Melun, leur a rendu ce bel hommage :

Ils étaient trois fils de ce Nord qui donna tant de preuves de patriotisme à la France... trois frères d'une famille de 11 enfants (ils furent 15)... Trois, persuadés jusqu'à l'entêtement que le pays

sortirait victorieux du marasme affreux où l'avait plongé la défaite... mais qu'ils devaient se donner à fond.

Le premier que j'ai connu et qui, dans toute la région de Melun, est connu « un peu comme le loup blanc » recevra ces jours-ci la médaille de la Résistance, une médaille rudement bien gagnée. C'était un nerveux, un ardent, un terrible qui, dès 1940, « se débrouillait » pour « embrouiller » les cartes de l'ennemi ; qui n'avait pas sa langue dans sa poche pour encourager adroitement et finement ses fidèles... il ne s'agit rien moins que du Père Raphaël Dalle, alors supérieur de Melun (1).

Quelques mois plus tard, un de ces jeunes frères le rejoignit dans la même maison. Il avait goûté dix-huit mois de captivité... et plus tard, un mois de forteresse. Il se mit très vite au diapason et, en maintes circonstances, fit preuve de sang-froid et d'esprit d'initiative.

Le troisième faisait fonction de vicaire à Notre-Dame du Rosaire. En étroite relation avec ses cadets, il veillait à entretenir leur activité et les empêcher de « chômer ». Très souvent, il faisait lui-même le déplacement de Paris à Melun pour venir y prendre fausses cartes d'identité, certificats de travail... pour y envoyer juifs et réfractaires désireux d'échapper à l'occupant.

Leurs activités devaient très rapidement les mettre en contact avec le chef du groupe « Résistance de Seine-et-Marne », un catholique convaincu qui, de ce fait, pouvait recevoir, sans crainte de se faire trop remarquer, ces soutanes assez voyantes.

Sans négliger leur devoir d'état et le service des paroisses, sans se départir jamais de leur bonhomie, en rognant de plus en plus sur leur nuit au point de maigrir dans des proportions parfois inquiétantes, ils s'amuserent à fournir près de 300 cartes d'identité, accompagnés de certificats de travail et bien souvent aussi de cartes d'alimentation apparemment en règle ; à donner asile à des Belges en fuite vers l'Espagne et l'Angleterre, à des Israélites, communistes, réfractaires, voire même à des soldats italiens embri-gadés dans l'armée allemande, mais désireux de désertier ; à provoquer des réunions clandestines ; à diffuser la presse clandestine (partant de *Front National*, *Libération*, *Résistance*, pour aboutir au *Courrier du Témoignage Chrétien*) ; à fournir des renseignements militaires, etc...

Bien des alertes marquèrent cette période de travail sourd et

(1) Il a reçu, comme nous l'avons dit, la médaille de la Résistance et la médaille de la Reconnaissance anglaise.

déprimant : les arrestations, exécutions ou déportations indiquaient que le cercle se resserrait impitoyablement et le Père Raphaël, suspecté, dut disparaître pendant quelques jours et changer même de domicile. Il ne devait pas ralentir son activité, mais l'entourer d'un peu plus de précautions et s'efforcer de donner le change à ces messieurs. Il y réussit merveilleusement le jour où il fut interrogé par le lieutenant de Verneuil-l'Etang.

Les événements se précipitent. On dit que les Américains sont à Chartres. On les signale à Fontainebleau et bientôt le bruit du canon se fait entendre à Melun.

Les Boches sont furieux. Il est interdit de sortir. Ils sortent, arpentent les routes de Melun vers Moisenay, Fouju, Champeaux..., ils se mettent à la recherche de lait pour les enfants et se relayant, les Pères de Melun, malgré le canon et les défenses allemandes, ramènent à bicyclette (c'est *La Marseillaise de Seine-et-Oise* qui parle et tout le monde connaît la nuance particulière de ce journal) 600 litres de lait, 1 veau, 4 moutons, 200 kilos de farine, 250 kilos de sucre, des centaines de kilos de pommes de terre.

Un témoin du partage devait d'ailleurs nous dire : « Tous ceux qui se présentaient devaient avoir leur part. Souvent même ils s'ingéniaient pour le porter à domicile. »

Ils profitaient de toutes ces sorties pour étudier la défense allemande et communiquer les renseignements à qui de droit.

« Ce n'est pas tout, écrit le même journal, le 24 août, alors que les F.F.I. de Melun-Nord cherchaient à se mettre en rapport avec les Américains qui étaient déjà dans l'île, c'est encore le R. P. Dalle qui fit l'impossible pour donner des renseignements.

Et le lendemain, son frère participait à la « cueillette » des Allemands cachés dans les caves.

« Ils ont su faire le bien simplement ».

Cette relation est faite ici par le chef de groupe qui ne saura jamais assez mettre en valeur les exploits des frères Dalle. L'animateur de ce petit noyau, le Père Raphaël, recevra dans la cour des Invalides une récompense vraiment méritée.

Jacque MEURGEY.

COMPAGNIE DE JÉSUS (PROVINCE DE PARIS)

Un Jésuite à l'honneur : quatre citations obtenues en moins de quatre mois !

Sixième demi-brigade de chasseurs portés.

Citation :

Stagiaire PAUL DUPIN DE LA GUÉRIVIÈRE.

« Jeune stagiaire, volontaire pour les premières lignes, chargé du commandement d'un groupe de fusilliers voltigeurs ; totalisant moins de quatre semaines de présence sur le champ de bataille, a pris lui-même le commandement de sa section décimée par une violente attaque ennemie, au cours de laquelle le chef de section et son adjoint furent tués. A réussi à regrouper les hommes de sa section et à les ramener dans les positions abandonnées, neutralisant ainsi la première brèche. S'est imposé à tous par son courage et son mépris total du danger, gagnant l'admiration de ses chefs et l'estime de ses hommes. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

Le 6 mars 1945.

Citation :

Aspirant PAUL DUPIN DE LA GUÉRIVIÈRE.

« Aspirant chasseur commandant un peloton de reconnaissance motorisé. D'une rare audace, s'est enfoncé avec son peloton à plus de 17 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, semant la panique sur son passage, s'emparant de papiers importants d'un Etat-Major, ramenant 14 prisonniers dont trois officiers, incendiant un parc de voitures, détruisant trois autos-mitrailleuses. Au cours de cette opération, n'a pas perdu un seul homme, ni un seul véhicule. »

La présente citation comporte l'attribution de la palme à la Croix de guerre.

Le 26 mars 1945.

Citation :

Aspirant PAUL DUPIN DE LA GUÉRIVIÈRE.

« Aspirant chasseur, commandant un peloton de reconnaissance motorisé. Brave autant que modeste, entraîneur d'hommes dont la simplicité et l'exemple permanent ont porté son peloton à un haut degré de valeur militaire. Surpris avec son peloton au cours d'une reconnaissance en lignes ennemies par huit chars lourds allemands, n'a pas hésité à engager le combat. Après une série de manœuvres aussi habiles qu'audacieuses, a détruit six chars. A ramené dans nos lignes les 7 morts de son peloton. Toujours à l'endroit le plus exposé, a donné à ses hommes un magnifique exemple de courage et d'abnégation. »

La présente citation comporte l'attribution de la Médaille militaire.

Le 4 avril 1945.

Citation :

Lieutenant PAUL DUPIN DE LA GUÉRIÈRE.

« Officier de la plus haute valeur morale et militaire. A organisé, instruit et entraîné un peloton de reconnaissance motorisé en des circonstances particulièrement difficiles et en un temps record. En a fait une petite unité d'élite qui s'est couverte de gloire pendant les derniers mois de la guerre, effectuant d'audacieuses reconnaissances, détruisant un matériel ennemi considérable et ramenant de nombreux prisonniers. Par son courage tranquille, a obtenu de ses hommes les résultats les plus remarquables. Toujours en tête de son peloton, a obtenu par son sens tactique un total de victoires impressionnant se chiffrant par 11 tanks et autos-mitrailleuses, 8 canons, 10 véhicules divers et 170 prisonniers. A rendu à sa division les plus rares services ; a fait de son peloton le légataire des traditions héroïques des chasseurs. »

Le 19 juin 1945.

LIEUTENANT DE LA BAUME, S. J.

En Norvège, le lieutenant de la Baume commande l'une des sections de l'échelon d'attaque. L'objectif de cette section est constitué par un mouvement de terrain prolongé vers l'ennemi par un léger ressaut masquant un thalweg. En arrivant, la Baume a envoyé des guetteurs jusqu'au ressaut ; lui-même s'y est porté. Rassuré par ce qu'il a vu, il a ins allé ses hommes. Soudain, un violent tir de mortiers s'abat sur eux ; les guetteurs, appliquant leurs consignes, se replient et rendent compte qu'ils ont vu des mouvements en avant d'eux. Les sections voisines sont loin ; le terrain facilite les infiltrations de l'adversaire. Le chef craint une contre-attaque dont le succès pourrait compromettre la réussite de l'attaque. Malgré la violence des tirs de l'ennemi, il quitte son abri, se porte en avant pour voir par lui-même. A ce moment, il est frappé de deux balles. Ses hommes le voient tomber. Il n'est qu'à une cinquantaine de mètres d'eux. Mais les mines tombent de tous côtés et les balles claquent. Leurs trous sont déjà creusés dans la neige, ils ont réussi à se glisser sous des rochers en surplomb, ils sont dans une sécurité relative. Cependant, les chasseurs Tyrolle et Plat, d'eux-mêmes, bondissent et quittent leurs abris, ils emmènent leurs fusils-mitrailleurs et malgré les éclatements des bombes et les rafales de mitrailleuses se portent à la hauteur de leur officier, se mettent en batterie et ouvrent le feu. Pendant ce temps, l'adjudant Kernel prend quelques hommes, va chercher le lieutenant et le ramène à l'abri. Lorsque Tyrolle et Plat regagnent leurs lignes, le fusil-mitrailleur de l'un d'eux porte dix éraflures

de balles, le capuchon du surtout de l'autre est percé de cinq balles. La Baume reprend alors connaissance ; négligeant ses souffrances, ses premières paroles sont pour exhorter ses hommes à la résistance, puis il donne ses ordres à l'adjudant auquel il passe le commandement. Lorsque celui-ci lui parle d'évacuation, il refuse. Mais ses blessures sont graves : il a reçu deux balles dans le ventre, et un éclat dans la cuisse. Ses forces l'abandonnent petit à petit, il s'évanouit et quand il reprend connaissance il ne peut plus que répéter « Résistez ». Exaltés par cet exemple, les hommes se battent magnifiquement. L'élan offensif des Allemands est définitivement brisé. Le lieutenant accepte alors de se laisser évacuer. En Norvège, être évacué signifiait un long trajet sur un traîneau composé de skis reliés par des montures légères. Le blessé, placé dans un sac, était soumis pendant des heures aux secousses provoquées par les chutes des skieurs, le renversement du traîneau, les franchissements des obstacles de toutes natures. Pendant des heures, malgré les couvertures et le duvet, il subissait le froid sans pouvoir bouger. Puis c'était l'embarquement sur de petits bateaux de pêche et enfin l'hôpital. Ce n'est qu'après quatorze heures de trajet que le blessé put être opéré. En refusant de se laisser évacuer, il savait qu'il retardait l'intervention chirurgicale d'une manière dangereuse pour son existence, mais il savait aussi que sa présence au milieu de ses hommes empêcherait tout fléchissement de leur résistance...

Je laisse ici la parole à l'aumônier qui l'accueillit à l'hôpital :

« Je me trouvais au Q. G. de la division de haute montagne à Haarstad, en qualité de secrétaire au service de santé et d'aumônier des hôpitaux, lorsque le 14 mai au matin, vers les 6 heures, un infirmier anglais me fit appeler pour administrer un malade. Hâtivement je me rendis au « Military Hospital » d'Haarstad et me trouvais en présence d'un malade français, qui réclamait en anglais un prêtre catholique. Dès que je me fus présenté, le R. P. de la Baume se fit connaître comme scolastique de la Compagnie de Jésus. Je lui demandais s'il désirait recevoir le sacrement d'Extrême-Onction, il me répondit qu'il avait déjà été extrêmisé par l'aumônier de son bataillon avant son évacuation, mais il me réclama l'absolution. Il paraissait beaucoup souffrir, mais m'apparut moins gravement blessé qu'il n'était en réalité. Ensuite, je le réconfortais, mais il parut sceptique sur l'espoir de guérison que je lui laissais entrevoir. Pendant que je parlais, soudain, plus fatigué, il me demanda de chercher un médecin, pour être renseigné exactement sur la gravité de son état. Je me rendis au

Q. G. Ce fut le capitaine Merklen, chef du Service de Santé, qui se rendit près de lui. A la demande du blessé, le médecin lui révéla qu'il n'avait que quelques heures à vivre. Alors, avec calme, de la Baume lui répondit : « Vous écrirez à mes parents et leur direz que je meurs en pensant à eux. Je suis en paix avec Dieu. J'offre ma vie pour l'église, la France, la Paix. » Pendant ce temps, j'étais allé achever ma messe que j'avais interrompue pour me rendre auprès du blessé qui me demandait. Quand je le rejoignis, c'était un moribond. D'une voix faible, en anglais, il demandait encore un prêtre catholique. Une nouvelle fois, sur sa demande précise, je réitérais l'absolution, et de nouveau il offrit sa vie pour l'Eglise, la Compagnie, la France, la Paix. Il répétait chacune de ses paroles et les avançait parfois. J'étais ému de cet héroïsme, de ce courage devant la mort. Puis il baisa le crucifix que je lui présentais et commença la prière des agonisants. Ce fut alors qu'il expira, en vrai chevalier et en vrai religieux ».

(D'après les notes du P. Chenu, article paru dans *Cité Nouvelle*.)

TEXTE DE LA CITATION DU PÈRE JEAN KLEIN, S. J.

« Révérend Père Klein : Prêtre d'une valeur spirituelle incomparable, qui, ayant rejoint en août 1944, en qualité d'Aumônier, les F.F.I. de l'Yonne, a contracté par la suite un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Aumônier de bataillon, partageant, comme dans le maquis, la vie, les souffrances et les dangers de la troupe, a su acquérir sur elle un immense prestige et une autorité incontestables. Le 24 novembre 1944, au cours d'un rude engagement dans les Vosges, trois hommes, grièvement blessés, étant demeurés sur le terrain à proximité d'un poste ennemi, s'est porté spontanément à leur secours pour les ramener dans nos lignes. Est tombé au champ d'honneur dans l'accomplissement de son devoir. »

Il est enterré au cimetière de Servance (Hte-Saône).

L'*Yonne Républicaine* du 11 janvier parle « de ce religieux-soldat que les Auxerrois ont pu voir, lors de la libération, dans les rangs de nos maquisards, et dont la qualité se révélait par la croix de bois sculpté qu'il portait sur son chandail kaki ».

Du Bulletin mensuel du Patronage de Saint-Joseph à Auxerre, dont faisaient partie certains des soldats tombés le même jour que le P. Klein : « Le P. Klein avait mérité notre reconnaissance pour son dévouement perpétuel et absolu pour nos chers enfants et pour tous ses soldats, et aussi pour la remarquable retraite qu'il avait donnée au Patronage, au mois d'octobre dernier. »

Encore sur la mort du P. Klein, le Père Lacan écrit :

« Un aumônier m'a dit que lorsqu'on avait retrouvé le corps du Père Klein, celui-ci tenait dans sa main son rituel ouvert à la page des prières des agonisants. Il s'est donc vu mourir et a eu l'énergie de lire ces prières. Quelle « chic » fin ! Et comme il laisse un souvenir profond auprès de ses officiers et de ses hommes. »

LE R. P. VICTOR DILLARD S. J.
1897-1944 (1)

Le Père Dillard avait fait la guerre de 1914-1918, engagé volontaire à 18 ans, et il y avait gagné la Croix de Guerre et la Légion d'Honneur. Professeur, rien ne semblait le désigner pour être l'apôtre de la classe ouvrière. Mais il avait le goût des questions sociales et souffrait de l'immense injustice du monde moderne. Il étudia à fond l'économie politique, prit contact avec les milieux économiques et financiers comme avec le milieu ouvrier, et voyagea énormément afin de connaître les hommes et de leur parler directement.

En août 1937 le Père Dillard fut nommé à L'Action Populaire. En 1938, la bourse de la fondation Strauss lui ayant été attribuée, il se vit offrir un voyage d'un an en Amérique. Il songeait à revenir des U. S. A. par l'Australie, la Chine et les Indes, quand un télégramme de son Supérieur le rappela en France. En 1939 il débarquait au Havre, au mois d'août, pour reprendre l'uniforme.

Capitaine pendant la guerre de 1939-1940, il commandait un groupe d'artillerie lourde dans la région de Sedan lorsque ce fut la débâcle. Mais il avait un tel ascendant sur ses hommes que, non seulement il maintint la cohésion de son groupe pendant son repli, mais que de nombreuses batteries qui avaient perdu la liaison avec leurs propres commandants se rallièrent à lui.

Interné au camp de Mailly, il y organise une véritable paroisse, et, avec le concours de Jean Guitton, une véritable Université pour les dizaines de milliers de prisonniers français rassemblés là. En août 1940, il est dirigé sur l'Allemagne. A la frontière il saute du train en marche et s'évade, passe en zone sud, déguisé en chemi-not, et s'installe à Vichy où il prêche et fait des cours d'Economie politique. Il s'intéresse aux mouvements de jeunesse, surtout à la J. O. C. et à la J. E. C.

En septembre 1943, devant les déportations de plus en plus

(1) Notes tirées de la brochure du Père A. de Soras : *Prêtre et Ouvrier*, Victor DILLARD, 1897-1944, Bruxelles.

nombreuses du fait du S. T. O., le Père Dillard part volontairement en Allemagne comme ouvrier : il avait fait quelques jours d'apprentissage d'ouvrier électricien et s'était procuré de faux papiers, tout en conservant son véritable nom. Arrivé à Wuppertal dans le bassin de la Ruhr, l'ouvrier Victor Dillard fut affecté aux réparations dans une grande usine de roulements à billes, où il passa cinq mois au milieu des ouvriers déportés. Le camp où il se trouvait, a raconté un des militants d'Action Catholique que le Père épaula de son amitié pendant ces mois d'exil, comptait très-peu de Français : une cinquantaine. Le Père avait espéré trouver là-bas beaucoup de catholiques ; or ceux-ci étaient peu nombreux, ce qui obligea le Père Dillard à modifier ses plans d'apostolat. Après le dur travail d'usine les ouvriers ne songeaient qu'au repos. Cependant, le P. Dillard parvint à créer des groupes d'amitié, à donner à quelques militants la passion de l'apostolat, de sorte que, lui parti, l'action continua. Il disait la messe le dimanche à 18 heures pour les ouvriers français. A l'usine ils étaient 50, mais à Wuppertal, ils étaient environ 2.000. Y venait qui voulait.

Il travaillait avec des ouvriers passablement égoïstes pour qui le partage des colis était inconnu. Il acquit cependant sur eux un ascendant extraordinaire : un ouvrier tombé malade n'ayant pas été reconnu par le médecin de l'usine, le Père Dillard l'emmena à l'hôpital Saint-Joseph où, examiné par des médecins catholiques il fut immédiatement hospitalisé. L'ouvrier, quelques temps après fut envoyé en France... La direction de l'usine ne le lui pardonna pas. Comme l'ingénieur de l'usine le blâmait de sa conduite, il répondit :

« Je suis Français, et tant qu'il y aura des Français malades dans l'usine et qu'ils ne seront pas reconnus par votre médecin, j'agirai de la sorte. » Cela occasionna, semble-t-il, les premières délations.

D'ailleurs, tout le monde savait que l'ouvrier Victor Dillard était prêtre. Il le disait d'ailleurs carrément aux Français du camp. Il logea un moment au camp même dans une petite pièce qu'il partageait avec un policier-gardien ; une mince cloison de planches n'allant pas jusqu'au plafond les séparait. Le policier put voir un jour qu'il était revêtu des ornements sacerdotaux et disait sa messe. Mais il ne le dénonça pas car il recevait fréquemment galante compagnie, ce qui était interdit.

Une dénonciation pour propagande anti-allemande amena son arrestation. Il fut d'abord incarcéré à la prison de Wuppertal. Le

15 avril, il écrivait à ses amis déportés les raisons de son départ en Allemagne : « J'ai pensé que, pendant qu'un million et demi de notre plus belle jeunesse était emmené en Allemagne, je n'avais pas le droit de rester au coin de mon feu, tranquillement, à composer des sermons pour de vieilles dévotes. J'ai pensé que je pourrais vous être utile dans les jours de cafard, parce que sûrement vous en aurez. Et puis j'ai senti qu'il y avait des tas de choses à vous dire et à vous faire comprendre et que peut-être ce serait une occasion. »

Le Père Dillard partit pour Dachau. Le Père Riquet, venant de Mauthausen devait l'y retrouver, et c'est lui qui a donné de précieux renseignements sur sa mort.

... « Le Père Dillard entra au « *revier* ». Il avait eu déjà un panaris du pouce gauche. On l'avait endormi, opéré, après quoi il s'était réveillé, tout seul, tout nu, dans un corridor, grelottant, et se demandant ce qui lui arrivait. Il était revenu, titubant, dans son Block, où, avertis, nous nous étions précipités pour le remonter. Il s'était bien remis. Cette fois, c'était plus grave : une tumeur du genou. Michelet, un camarade au dévouement inlassable, se préoccupa immédiatement de le joindre, de lui faire parvenir la sainte communion et surtout de le faire passer d'un service où il était fort abandonné dans celui du docteur Suire qui déploiera pour lui un dévouement aussi intelligent et capable qu'affectueux et délicat.

Il était déjà trop tard. La gangrène menaçait. On a fait jusqu'à quatre et cinq incisions. Il les supporta sans plainte, sans cri, sans grimace. On dut faire des transfusions ; un jeune pasteur hollandais, un prêtre allemand, le docteur lui-même donnèrent de leur sang. La veille de Noël, il était terriblement bas, et quand le docteur Suire vint me chercher, il n'avait guère d'espoir. Malgré les barrages, il me fit entrer au « *Revier* » clandestinement. Je vis le P. Dillard, immobilisé, mais d'un moral excellent, persuadé que « ça s'arrangerait » : « Le cœur va mieux », me dit-il. Il ajouta : « Mais si je dois rester, c'était prévu au départ et c'était pour l'Eglise, pour la classe ouvrière ». Je lui donnai la communion, je l'embrassai, je me sauvai.

Nous avons tant prié et nos médecins si bien lutté que, deux jours après, il nous parut sauvé. Incessamment, le docteur Suire inventait, découvrait de nouveaux moyens ; finalement, l'amputation de la jambe s'imposa : l'opération fut parfaite, mais le cœur flancha. Le soir du 6 janvier, après avoir reçu du P. de Conninck l'extrême-onction, après avoir bien des fois témoigné sa gratitude

à ses médecins français, à cet infirmier français, — par ailleurs procureur de la République, — qui eurent pour lui toutes les délicatesses, tous les dévouements, il succomba. Il avait 49 ans. Je revois encore le docteur Suire se jetant dans mes bras en sanglotant : « Mon Père, nous échouons en arrivant au port ». Dieu sait qu'il avait tout fait pour le garder ; Dieu sait aussi avec quelle affection, quelle dignité, à sa mort. on se réunira près de son lit pour réciter une dernière prière. On se relaya pour le veiller pendant toute la nuit et on l'accompagna le lendemain matin, non pas, hélas ! jusqu'à sa dernière demeure, mais jusqu'à la voiture qui le porta au crématoire.

Je n'oublierai jamais non plus l'émotion qui régnait dans cette chapelle du Block 26, lorsque nous y avons chanté pour lui une messe de Requiem. Ce matin-là, bien que réservée aux seuls prêtres du camp, la chapelle était comble. Quelle attention sympathique quand j'ai lu en latin son éloge funèbre ! Et combien touchant aussi le geste du Général de Lestrin, venant à la fin de la cérémonie, avec une extrême dignité, me serrer la main en me disant : « Au nom du Général de Gaulle et du gouvernement français, je tiens à rendre un suprême et respectueux hommage à l'officier, au religieux français éminent que fut le P. Dillard. »

UNE GRANDE PERTE POUR LA PENSÉE CHRÉTIENNE.

LE R. P. YVES DE MONTCHEUIL S. J. (1).

L'une des pertes les plus cruelles de l'Eglise de France au cours de ces terribles années, fut sans aucun doute celle du R. P. de Montcheuil, fusillé pour avoir porté assistance à des blessés du maquis. Théologien formé aux disciplines les plus traditionnelles, penseur hardi et sensible aux inquiètes ardeurs de l'âme moderne, le R. P. de Montcheuil avait, soit dans ses articles des « Recherches de science religieuse » et des « Etudes », soit dans l'introduction remarquable qu'il a donnée chez Aubier à des extraits de Maurice Blondel, acquis l'audience des esprits les plus exigeants. Sa disparition prématurée ne peut être comparée qu'à celle du R. P. Rousselot, jésuite comme lui, professeur également à l'Institut catholique de Paris, mort en 1918, dont les vues profondes ont marqué tous les problèmes qu'il a touchés. Plutôt que des œuvres intellectuelles longuement mûries, le Seigneur a voulu qu'ils nous laissent le témoignage de leur ardente charité.

Nous avons demandé à un compagnon du R. P. de Montcheuil de nous décrire les derniers jours de son ami.

Le R. P. Jouve, administrateur des « Etudes », vous parle :

(1) Article tiré de *Paris aux Liens*, Editions du Seuil, Paris.

Le 15 juillet 1944, le Père Yves de Montcheuil quittait Paris à la fin de son cours de théologie à l'Institut Catholique pour se rendre au Vercors avec l'assentiment de ses supérieurs. Il était appelé par de jeunes prêtres en rapport avec le maquis pour leur donner dans une conférence intime ses conseils de prêtre et de théologien et les aider dans leur mission de charité auprès des blessés.

La bataille était déjà engagée contre les Allemands lorsqu'il arrive au Quartier Général « Bayard » à Saint-Aignan-Vercors. Il prit contact aussitôt avec les aumôniers et célébra sa première messe pour deux soldats tués au col de la Croix-Haute.

Le lendemain il dit la Sainte Messe au Groupe du colonel Bayard à la Britière. Dans la journée, des parachutistes allemands attaquaient Vassieux. Avant de monter en ligne, les Français avaient pu voir le Père et apprécier sa bonté. Quant à lui, il demeura avec les nombreux blessés de l'hôpital Saint-Martin en Vercors. Il aida à l'évacuation de cet hôpital sur la Britière puis dans la vaste grotte de la Luire, bien connue des excursionnistes, à proximité de Rousset.

C'est ici que commence le drame. Les Allemands passent une première fois devant la grotte sans la voir, mais quelques heures plus tard, renseignés par on ne sait qui, ils reviennent droit à l'entrée, arrêtant et emmenant docteurs, infirmières et le Père de Montcheuil, « qui s'était prodigué sans compter auprès de ses malades » disent les témoins. Les Allemands sortent, sur leurs brancards, tous les blessés au nombre de 50 et les achèvent à la mitrailleuse ou au pistolet devant la grotte. Un des blessés, échappé par miracle, a fourni ce témoignage et il a entendu les cris et la mitrailleuse.

Quant au Père, il est emmené sous escorte avec le docteur Ullmann à la prison de la Gestapo, caserne Bonne à Grenoble, dans la cellule 28 où sont déjà 11 détenus.

Dès que les Pères Jésuites de la ville savent sa présence, ils lui font parvenir des vêtements, mais les vivres sont interdits. Il peut faire savoir qu'il a bon moral. La Croix-Rouge lui fera parvenir encore un peu de sucre.

Il a en effet excellent moral, nous apprend le lieutenant Marc qui partagea sa détention. Sans regret, sans tristesse, et selon toute apparence, sans illusion. Interrogé par la Gestapo, il lui semble que les policiers ne croient pas à ses dépositions, et malgré son cas plutôt rassurant (pur secours spirituel aux blessés) il

a l'impression que son sort est réglé. Il avoue qu'il se prépare désormais à bien mourir.

Le 10 août à 22 heures, un des agents de la Gestapo ouvre la cellule 26 et réclame le Père de Montcheuil et le docteur Ullmann. Le Père dit adieu à ses compagnons.

Il fait le geste de prendre son bréviaire posé sur la table, l'Allemand lui répond : « Non, ça, pas la peine. »

Ceux qui restaient dans la cellule purent, par la porte entrebâillée, voir un condamné juif, dans un très mauvais cas, qu'on emmenait aussi et entendre appeler quelques prisonniers dans d'autres cellules. Ils eurent l'impression que leurs deux camarades allaient à la mort.

Ce n'était, hélas, que trop vrai. Après la libération, les corps de ceux qui avaient été emmenés cette nuit-là et celui du Père, furent retrouvés côte à côte dans les fosses du polygone de la ville.

Le bréviaire du Père est le seul souvenir qui reste entre nos mains : il contenait deux images destinées à ses amis, datées du 9 août et signées Yves.

Le Père Yves de Montcheuil qui était rédacteur aux Etudes et professeur de Théologie dogmatique à l'Institut catholique de Paris, avait fait la guerre de 1940 dans la troupe, et sous l'occupation ses convictions de prêtre et de théologien l'avaient constamment porté à résister par la parole et la pensée à toute compromission avec les doctrines et les menées hitlériennes.

Il a donné maintes consultations à ce sujet aux *Cahiers du Témoignage chrétien*. Il vient de confirmer ce témoignage constant de sa vie et de sa parole par le témoignage sanglant de sa mort.

R. Jouve, S. J.

Dans *L'Aube* du 15 octobre, une notule parut sous la signature de Jean Daniélou. On y lisait : « De passage à Lyon, le P. de Montcheuil, dont on savait l'action dans la Résistance, en particulier au *Témoignage chrétien*, avait accepté d'aller, avec un médecin et des infirmières à la grotte de la Luire. C'est là qu'il fut surpris par les S.S. Ceux-ci massacrèrent les blessés et emmenèrent à Grenoble le Père et les médecins. Il fut fusillé quelques jours plus tard.

« On ne peut mesurer l'importance de cette perte pour la pensée catholique et pour la pensée tout court. Le Père de Montcheuil, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris et rédacteur

aux Etudes, était dans toute la force de son talent. Profond philosophe — il préparait une thèse sur Malebranche — très au fait des courants de la pensée contemporaine, il était par ailleurs nourri aux meilleures sources de la théologie positive. Par l'union de ces deux disciplines, il était en train d'ouvrir à la théologie des voies nouvelles. Sa mort laisse un vide irremplaçable : *Non sunt viæ meæ vestræ...*

« Mais, grande intelligence, ce qui caractérisait le P. de Montcheuil, c'est que la pensée était chez lui au service de la charité. La fonction du théologien consistait pour lui à répandre le bienfait de la lumière du Christ sur les problèmes contemporains. Il était un des docteurs les plus autorisés, les plus consultés de l'Action catholique. Son dernier opuscule : « Viè chrétienne et action temporelle », concerne le plus grand des problèmes de l'heure. C'est pourquoi sa mort qui nous frappe si douloureusement est bien celle qu'il pouvait désirer, celle qui est la preuve irréfutable de l'amour. »

Le même jour, à la radio, M. Schumann évoquait la figure de notre cher disparu. Je n'ai pu encore me procurer le texte.

Le mercredi 13 septembre, un journal de Grenoble publiait des détails sur le massacre dans la grotte de Luire d'un certain nombre de grands blessés du maquis, dernier acte de la tragédie du Vercors :

« C'est une espèce de caverne naturelle, largement ouverte au flanc du rocher abrupt et à peu près invisible de la route, accessible seulement par un rude sentier qui escalade la forêt dont les frondaisons masquaient aux aviateurs à croix noires, comme aux convois circulant sur la route, l'entrée de la grotte-hôpital.

« Au prix de dévouement sans bornes, les grands blessés y furent brancardés par leurs camarades. On compte bientôt 96 personnes dans cet invraisemblable refuge glacé, au sol jonché d'énormes blocs parmi lesquels, à la fonte des neiges, les eaux issues de la montagne se brisent en rugissant. Tant bien que mal on nivella le pourtour de la grotte et les blessés, couchés, grelottant de fièvre, furent disposés là. Les autres prirent place dans les anfractuosités des rocs. Dix ou douze infirmières et trois médecins : les docteurs Ganimère, de Romans ; Ferrier, de Paris, et Ullmann, assurèrent les soins aux malades dans ces conditions déplorables, avec un zèle admirable. Le Père Yves de Montcheuil, de la Compagnie de Jésus, professeur à l'Institut catholique de Paris, dont le dévouement et la bonté étaient proverbiaux, se prodiguait sans compter auprès des malades.

« Puis parvinrent les nouvelles de la cruauté des Boches tout au long de leur passage. Alors, le 23 juillet, les blessés capables de marcher décidèrent de tenter leur chance et de s'éloigner en gagnant les forêts ou de trouver un refuge dans d'autres grottes haut perchées. Il ne reste bientôt plus qu'une trentaine de blessés intransportables, quatre prisonniers allemands blessés, soignés avec la même humanité que ceux du maquis, et le personnel médical qui tout entier refusa de les abandonner.

« Deux jours se passèrent dans l'anxiété. Le 25 juillet, les Allemands arrivaient aux Chaberts et aussitôt incendiaient les quatre bâtiments où avait été installé provisoirement l'hôpital lors de l'évacuation de Saint-Martin.

« Mais le brancardage des blessés des Chaberts à la grotte avait sans doute été repéré par l'aviation, car les Boches bientôt escadèrent le sentier accédant à la grotte-hôpital.

« Sans ménagements, les blessés furent descendus sur leurs brancards. Douze furent chargés sur un camion et transportés à Rousset. On devait apprendre plus tard que les malheureux avaient été assassinés sur place, étendus sur leurs brancards, et leurs cadavres jetés dans une fosse creusée hâtivement dans un jardin.

« Seize autres, des grands malades, furent brancardés jusqu'à l'orée de la forêt. De leur grotte perchée comme un nid d'aigles dans la falaise, de l'autre côté de l'étroite vallée, « Jésus » et quatre de leurs camarades devaient assister à la jumelle à l'ignoble scène. Sur un terre-plein, les brancards furent alignés, puis un à un, à coups de mitraillettes, les blessés furent achevés et défigurés.

« D'autres « héros » de la Wehrmacht s'étaient lancés à la poursuite des blessés dont certains étaient parvenus jusqu'aux abords du Pré-Grandu et de la Coche. Impitoyablement, ils furent pourchassés et abattus dans le bois.

« Les médecins et le Père Yves de Montcheuil, ainsi que les infirmières, furent brutalement emmenés. »

Puis le journaliste continue : « Nous avons retrouvé la grotte de la Luire encombrée de béquilles de fortune, de boîtes de conserves, de matelas éventrés, éparpillés dans le chaos des rochers. Mais au fond de la caverne glacée, dans une anfractuosité profonde d'une trentaine de mètres, accessible seulement en se courbant, nous devons découvrir, à la lueur d'une torche improvisée, le cadavre raidi d'un jeune gars du maquis, dernier gardien de ces lieux tragiques, encore étendu sur son brancard, recouvert d'une toile de tente : témoin muet, aveugle et insensible de l'odieuse

scène, il semble ricaner. Contre la muraille, son ombre s'agite, puis se fige lorsque nous nous arrêtons. Sur son drap mortuaire, une feuille a été épinglée. On peut y lire : Edmond Recordeau, dit Daniel Roger, 148, boulevard Charenton, Paris, mort le 25 juillet, blessé par balles le 23 juillet. »

Voici, extrait d'un hebdomadaire parisien, *Action*, du 27 octobre : « Quelques détails sur les circonstances de l'arrestation du Père de Montcheuil ».

Récit de M^{lle} Lefage. « Lilette » pour les combattants, la seule survivante de l'incroyable tragédie de la grotte de la Luire :

« Au petit hôpital de Saint-Chartrin, on soignait les blessés du maquis et quelques civils. Je m'y trouvais depuis quelques jours. Devant l'avance allemande, le 21 juillet, les docteurs Ganimède, de Romans ; Fisher et Ferrier, de Paris, décidèrent d'évacuer l'hôpital sur Vié. Les camions transportaient 80 blessés, des infirmières, le matériel sanitaire, l'approvisionnement. Nous avons dû marcher de jour et de nuit, en nous cachant. Les Allemands mitraillaient tout sur les routes. En chemin, nous avons su que les Allemands occupaient Vié. Nous nous sommes arrêtés au village de Drunet et là, les chirurgiens ont opéré les blessés dans une ferme, sur une table de cuisine. Nous avons rencontré un prêtre de Paris qui nous a suivi volontairement. Comme les Allemands avançaient toujours, nous avons décidé de nous réfugier dans la grotte de la Luire : seule la trahison pouvait nous découvrir.

« Du village, à travers champs, par ce chemin presque impraticable, nous avons brancardé les blessés de jour et de nuit ; nous avons monté le matériel sanitaire, l'approvisionnement, puis nous sommes redescendus chercher de la paille. Nous avons étendu la paille sur ces blocs de pierre avec quelques matelas et nous y avons couché nos blessés. Nous restions une quarantaine ; tout ce qui était capable de marcher avait été renvoyé. Imaginez ce que fut notre vie pendant quelques jours, dans cette grotte sombre où l'écho des voix était comme un tonnerre. Nous n'osions pas faire du feu de crainte de signaler notre présence. Nous avons vécu ainsi sept jours. Dans la journée nous apercevions en bas, dans la vallée, les Allemands qui brûlaient tout sur leur passage. Chaque goutte d'eau qui tombait des voûtes était pour nous une menace, chaque feuille qui bougeait était un ennemi. Le prêtre disait tout bas la messe et administrait les mourants.

« Le 27 juillet, à 4 heures de l'après-midi, 20 allemands, conduits par des traîtres, se sont présentés à l'entrée de la grotte. Immé-

diatement ils nous mettent en joue. Des blessés polonais, en uniformes allemands, que nos médecins avaient sauvés de la mort et qui n'avaient pas voulu nous quitter, se sont dressés et ont crié en allemand : « Ne tirez pas, ce sont tous des blessés, il n'y a pas une seule arme ; nous avons été soignés par ces docteurs ! » Les Allemands, commandés par un officier de SS, ont abaissé les fusils et ont envahi la grotte. Ils ont ordonné à tous de mettre les bras en l'air, les blessés contre la paroi. L'officier arrachait les pansements et donnait des coups de pieds dans les plâtres. Ses hommes, sous prétexte de rechercher des armes, pillaient les paquetages, dispersaient les papiers et mangeaient devant nous les vivres que nous avions apportés avec tant de peine.

« Puis ils ont rassemblé tous ceux qui pouvaient marcher, les médecins, les infirmières, le prêtre, les convalescents. Le docteur Ferrier protesta jusqu'au bout qu'il ne pouvait abandonner ses blessés. On le fit laire à coups de crosses. Les blessés furent abandonnés sous la garde d'une infirmière et de quelques soldats. On devait revenir les chercher. Nous descendîmes vers la vallée jusqu'au Rousset. Tout au long du chemin, ils nous injuriaient, nous menaçaient et nous frappaient à coup de crosse. On nous enferma dans une ferme où nous devons apprendre, vers le soir, que tous les grands invalides avaient été entassés sur une charrette, descendus en bas de la montagne et fusillés. Certains même avaient été précipités en chemin dans les profonds ravins qui bordent le sentier. On n'a pas encore retrouvé leurs corps.

« Le lendemain, au Rousset, un camion est venu prendre les médecins, les infirmières et le prêtre ; ils ont été collés à un mur du village et mitraillés à bout portant. On nous a dirigés sur Grenoble par une route parsemée de cadavres. A ceux qui voulaient les enterrer le commandant du détachement disait : « Il est interdit d'y toucher et d'en faire des héros ; ce sont des traîtres, vous avez profité que nous étions faibles.

« Au cours d'une halte dans la forêt d'Arbouilles, un officier supérieur allemand injuriait les médecins et les infirmières : « Vous êtes des traîtres et des rebelles. vous avez profité que nous étions faibles pour nous tirer dans le dos. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU PÈRE NICOD (S. J.).

Sujet suisse, parti clandestinement en Allemagne le 17 avril 1943 comme prêtre-ouvrier.

Zurich le 14 février 1945 : « Arrêté le 27 novembre 1943 sans

qu'on me donne aucune précision sur le motif de mon arrestation, j'ai été conduit à la prison de Hamburg-Fuhlsbüttel où l'on m'a mis dans une cellule tout seul et dans laquelle je n'ai eu l'autorisation ni de lire, ni de dire ma messe, ni d'avoir aucun livre de piété, où l'on m'a pris même ma petite croix et mon chapelet. Le soir même, je me mettais en retraite, me réjouissant de cette occasion qui m'était fournie de me recueillir et de faire le point. Je craignais de n'avoir pas le temps de la terminer, tant je croyais n'être que pour quelques jours enfermé en prison. Au bout de neuf jours, je n'étais pas encore appelé et devais donc organiser ma vie en cellule. Je récitais environ trois ou quatre rosaires par jour en me promenant dans ma cellule (je faisais environ 15 km. par jour à raison de cinq pas dans chaque sens), je me faisais également un petit jeu d'échecs pour m'occuper, mais, après trois ou quatre jours, je constatais que ce jeu me cassait la tête plutôt que de me distraire.

« Je n'étais donc plus réduit qu'à moi-même. Pendant quatre cent trente-quatre jours j'ai attendu chaque jour l'interrogatoire et la libération. Comme régime alimentaire, un litre d'une soupe, claire d'ordinaire, avec 300 gr. de pain noir pour le soir et le matin (pain meilleur que celui que nous avions pendant l'occupation en France), plus, une fois par semaine, environ 80 gr. de margarine, une cuillère de confiture et un tout petit morceau de fromage avec 0 % de matières grasses. De cette façon, il m'a été donné de connaître la faim, ce qui m'a fait faire de bonnes expériences.

« De février à août 1944, j'ai eu la chance d'être dans un autre bâtiment de la même prison de la Gestapo où j'ai été beaucoup mieux nourri, car nous n'étions que peu d'hommes, le bâtiment étant réservé aux femmes. Le 20 avril 1944, j'étais pour la première fois sorti de ma cellule pour comparaître devant mon commissaire d'instruction, en présence de mon Consul, au palais de justice. Le Consul s'est plaint alors de ce que je n'avais pas encore été interrogé. Il lui a été répondu que mon interrogatoire n'avait pu se faire jusqu'alors parce que j'étais impliqué dans le procès contre la délégation française, arrêtée au même moment que moi, et qu'il n'avait donc pu s'occuper de moi avant de l'avoir interrogée. Faux prétexte, puisque le jugement contre la délégation était déjà prononcé (j'avais pu le savoir en février, ainsi que le seul reproche qui m'était fait, celui d'être S. J.), malheureusement je ne pouvais le dire à mon Consul.

« Mon Commissaire, néanmoins, dit ce jour-là à mon Consul,

en ma présence, que j'avais fait le plus dur et la plus grande partie, exactement que j'étais sur l'autre versant de la montagne, ce qui me rendit beaucoup de courage. En même temps, il me pria de lui faire un rapport écrit sur les motifs de mon voyage en Allemagne, qui m'avait envoyé, et de ce que j'avais fait en Allemagne. Quelques jours plus tard, il était en possession de mon rapport, mais je n'en entendis pas parler.

« Fin août 1944, mon Commissaire vint me trouver en cellule et me posa pour la première fois quelques questions ; nous avons à peine parlé de mon rapport. Au cours de la conversation d'allure libre (ainsi qu'en avril, il m'avait offert une cigarette), il m'a dit sans le vouloir ces mots caractéristiques : « les catholiques sont nos ennemis ». En me quittant, j'avais la certitude qu'il avait cherché à m'accuser d'action politique, mais qu'il n'avait jamais trouvé le chef d'accusation autre que celui d'être prêtre et d'être S. J. De plus, il était vexé de ce que, suisse, j'étais venu m'occuper des ouvriers et travailleurs français. Le motif de mon arrestation n'a donc jamais été qu'une raison de persécution religieuse ce qui pour moi a été toujours un puissant réconfort. Je le lui ai dit : « Souffrir pour le Christ, tant que vous voudrez, mais souffrir pour la politique, ça, jamais. » Le même jour il me disait commencer les démarches à Berlin pour mon rapatriement et me donnait l'autorisation de lire et de fumer. A partir de septembre donc, j'eus l'occasion de lire quelques livres français et allemands que m'ont passés mes gardiens. En novembre 1944, mon Commissaire me faisait une visite de quelques secondes pour me dire qu'il attendait toujours la réponse de Berlin et laissait entrevoir que je serais probablement échangé à la frontière suisse contre un prisonnier allemand en Suisse.

« Le 11 janvier, j'étais sorti de prison de la Gestapo pour être transféré dans la prison des transports d'où je devais (sans que je le sache) partir le 14 en convoi pour Berlin, et, de là, par étapes successives, regagner la frontière suisse. Par erreur, j'étais libéré le soir même, mais je n'avais aucun papier. J'allais tout de suite à Slump chez nos Pères, dire ma première messe, 16 heures de l'après-midi, messe de l'Épiphanie. Aucun de nos Pères n'étaient malheureusement là, mais enfin j'avais cette joie de dire une messe d'action de grâces. Le lendemain j'allais avec mon Consul à la Gestapo rechercher mon passeport pour faire les démarches de mon rapatriement ; mon Commissaire me dit alors qu'il devait me reprendre en prison une semaine pour attendre le prochain convoi, puisque je ne devais pas revenir par

mes propres moyens, mais être échangé contre un autre prisonnier. Je retournais donc le soir même dans ma prison de la Gestapo.

« Une semaine plus tard, je parlais en convoi dans un wagon cellulaire pour Berlin où je restais une semaine (chic apostolat à Berlin en prison de transport ; j'étais en contact avec de nombreux prisonniers de tous genres, au moins une trentaine de français), puis départ... mais pour Hambourg de nouveau. J'en demandais la raison : la ligne était rompue entre Berlin et Bregenz (lac de Constance) par suite de bombardements ; c'était le motif de mon retour à mon point de départ. J'avais passé une semaine dans la prison de transport de Hambourg avec d'autres, puis le vendredi 2 février, je parlais à 17 heures, accompagné d'un policier, en direction de Hanovre, Cöttingen, Fulda, Augsburg. Nous arrivions à Lindau à minuit, le samedi soir, avec seulement cinq à six heures de retard, alors que les jours précédents les trains avaient cinq à dix jours de retard. Je passais la nuit dans la prison de Lindau et le lendemain on me conduisit à Bregenz. Le Consul suisse à Bregenz me sortait de prison le mardi 6 février à 10 heures du matin ; trois quarts d'heure plus tard, j'étais en Suisse, reçu magnifiquement par le service de rapatriement. Le soir même, j'arrivais à Lausanne. »

R. P. DE JABRUN S. J. 1883-1943 (Province de Toulouse)

Ancien combattant de 1914-1918, titulaire de la Croix de Guerre avec palme, de la Légion d'Honneur, de la Médaille Militaire et de trois citations, le Père Louis de Jabrun avait cinquante-six ans lorsque la guerre de 1939-1945 éclata.

Très populaire parmi les... clochards, les marins, les dockers... dont il avait su gagner le cœur, il débordait de charité, secourant toute misère, intervenant en faveur des « filles perdues » qu'un odieux trafic retenait de force dans leur « métier » le Père Louis de Jabrun était aimé de tous les déshérités envers qui il pratiquait une immense charité. Le R. P. Bessières auquel nous empruntons ces pages l'appelle « le Saint Vincent de Paul bordelais » (1).

Au moment de la guerre, il est envoyé à Limoges pour contrôler le centre d'Information. Il s'émeut de constater la misère des étrangers mis « à l'abri » dans des camps français au début de la

(1) Livre de A. Bessières : *Un martyr de la charité : le Père de Jabrun* (Editions du Témoignage Chrétien).